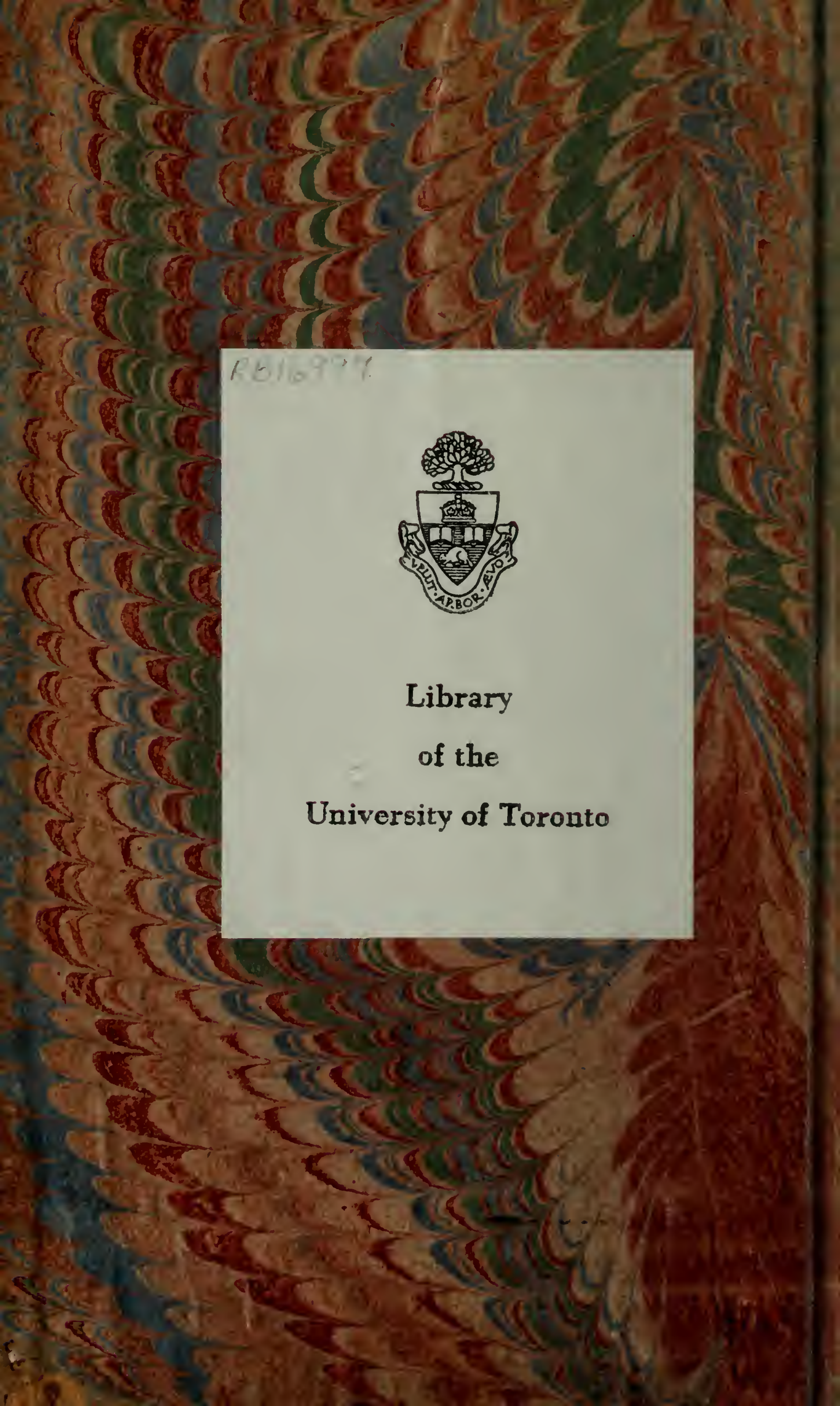




VELUT ARBOR ÆVO



VOIAGES
DU
R. P. EMMANUEL CRESPEL,
DANS
LE CANADA
ET
SON NAUFRAGE
EN REVENANT EN FRANCE.

Mis au jour

PAR

LE Sr. LOUIS CRESPEL

ſon Frére.



A FRANCFORT SUR LE MEYN,

MD CC XLII.

A SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR,

Don Chriſtophe de Portocarréro, Guzman Luna, Pacheco, Enriquez d'Almanza, Funes de Villalpando, Aragon & Monrey;

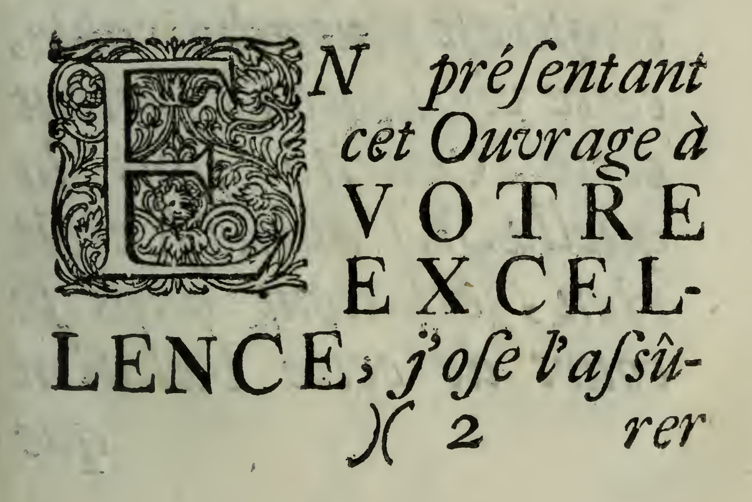
COMTE DE MONTIJO,

Seigneur de la Ville de Moquer; Marquis d'Algava, de Villa-neuëva del Freſno, & de Barcarrota; Comte de Fuenti dueña; Marquis de Valderrabano

rabano, Offera, & Caſtañeda; Seigneur de la Ville d'Adrada, de Guetordaxar, de Vierlas, de Creſpa, & de Palacios; Grand Maréchal de Caſtille; Grand Bailli de Seville; Gouverneur héréditaire du Chateau & de la Fortereſſe de Guadix; Capitaine principal de la Compagnie perpétuelle des cent Gentils-Hommes attachés à la Maiſon de Caſtille; Gentilhomme de la Chambre de Sa Majeſté Catholique; Préſident du Conſeil ſuprême des Indes; Grand Ecuyer de la Reine; Chevalier de l'inſigne Ordre de la Toiſon d'or & de Saint Janvier; Grand d'Eſpagne; Ambaſſadeur Extraordinaire de Sa Maj. Cathol. à la Cour de S. M. Imp.



MONSEIGNEUR!



EN préſentant cet Ouvrage à VOTRE EXCELLENCE, j'oſe l'aſſû-

*rer que le ſujet eſt véri-
tablement digne d'Elle.
Cette obéïſſance & cette
ſoumiſſion d'Abraham
aux ordres de la Provi-
dence, ce zéle & ce coura-
de Moïſe à conduire les
Iſraëlites dans le Déſert,
cette patience & cette ré-
ſignation de Job à ſouf-
frir les maux par leſquels
Dieu veut l'éprouver, &,
ce qui eſt plus admirable,
cette vigilance & ſurtout
cette Charité ſans la
quelle St. Paul ne ſe croit
rien, éclattent dans le
cours de cette Relation*

que

que je présente à VOTRE EXCELLENCE.

Tant de vertus pourroient-elles vous déplaire à Vous MONSEIGNEUR, *qui les admirez, dans les autres & qui toujours disposé à les pratiquer méritez qu'on les admire en Vous?*

Cet Ouvrage appartient donc à VOTRE EXCELLENCE, *& ne doit appartenir qu'à Elle: je fais mon de-*

devoir en le lui dédiant ; & quel plaiſir n'ai-je pas à faire ce que je dois?

Ce ſeroit ici, **MONSEIGNEUR**, *l'occaſion de rendre juſtice à toutes les Qualités qui diſtinguent ſi avantageuſement l'Eſprit & le Cœur de* VOTRE EXCELLENCE, *mais je craindrois de bleſſer cette Modeſtie qui rend encore ces Qualités plus admirables.*

Je me contenterai donc,

MON-

MONSEIGNEUR, *de dire que tous ceux qui ont l'honneur de Vous appartenir bénissent à chaque instant le jour qui a mis le comble à leur félicité en les approchant de* VOTRE EXCELLENCE.

Leur attachement fait votre Eloge, & c'est le seul qui soit digne des Hommes qui comme Vous MONSEIGNEUR, *se font une occupation de combler le bonheur de*

ceux

ceux qui leur appartiennent.

Ce n'eſt pas tout, MONSEIGNEUR; *On ne peut Vous connoître, ſans Vous faire avec plaiſir un Tribut de ſon Cœur & de ſon admiration; C'eſt celui que l'on eſt forcé de payer à la Vertu.*

Puiſſe donc, VOTRE EXCELLENCE *être toujours ſemblable a Elle-même, puiſſe-t-Elle pour la Gloire de ſon Au-*

guſte

guſte Maître, & pour le Bien de ſa Patrie être toujours dans le Miniſtère dont Elle s'acquitte avec tant de diſtinction! Les Hommes comme Vous MONSEIGNEUR, *ne devroient jamais mourir, & la Mort ne pourroit rien ſur* VOTRE EXCELLENCE *ſi les deſirs publics étoient accomplis.*

Pour moi, MONSEIGNEUR, *quelles graces n'ai-je pas à rendre au Pére Creſpel mon fré-*

re,

re, de m'avoir fourni par ses Lettres l'occasion d'apprendre à l'Univers que tous mes voeux se réunissent a desirer la conservation de VOTRE EXCELLENCE; & *de Vous supplier d'agréer le très profond Respect avec lequel j'ai l'honneur d'être*

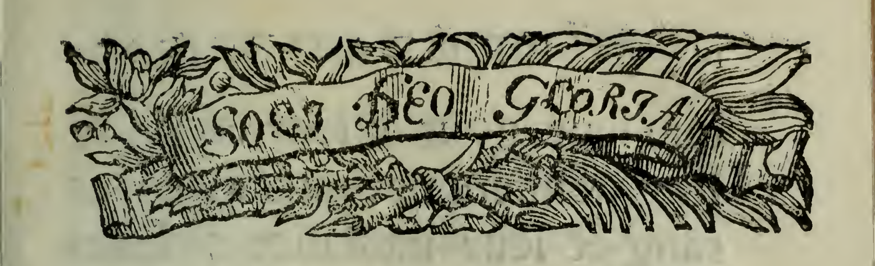
MONSEIGNEUR

DE VOTRE

EXCELLENCE

Le très humble
& rrès obéïssant Serviteur

LOÜIS CRESPEL.



PREFACE
DE
L'EDITEUR.

CEt Ouvrage n'auroit pas assûrément besoin de Préface, si son Auteur l'avoit destiné à être public; mais son but en l'écrivant n'aïant été que de satisfaire ma curiosité, je ne sçaurois me dispenser d'apprendre au Lecteur les raisons qui m'ont engagé à le mettre au jour.

J'avois communiqué le Manuscrit à plusieurs Personnes

que leur goût & leur eſprit diſtinguent encore plus que leur rang & leur naiſſance : Elles m'ont toutes conſeillé de le mettre ſous preſſe, & m'ont aſſûré que le Public me ſçauroit gré de lui en faire part. L'amitié que j'ai pour mon frére, & l'envie de procurer au Public quelqu'amuſement, m'ont perſuadé que je devois ſuivre le conſeil que l'on me donnoit : je ſouhaite que ma facilité à m'y rendre ne ſoit pas traitée de ſottiſe ou d'aveuglement. En tout cas les motifs qui m'ont animé ſont loüables, & je ſuis sûr de trouver grace auprès de ceux qui ne cherchent pas à répendre du ridicule ſur les inten-

tions

tions des hommes.

Je crois encore devoir dire comment & à quelle occaſion ces Lettres m'ont été écrites; cela ſervira d'excuſe au Pére Creſpel mon frére, ſi ſon ſtile ſemble mériter quelque cenſure, & ſi l'on trouve qu'il n'eſt pas entré dans un aſſez grand détail.

Je le preſſois depuis longtems de me faire part de ce qui lui étoit arrivé dans ſes Voïages, il réſiſta pendant pluſieurs mois; mais laſſé ſans doute de mes inſtances trop ſouvent réïtérées, il me fit tenir par un de mes fréres qui eſt actuellement en Moſcovie, une Relation que je trouvai trop ſuccinte. Je me plaignis de ſa pareſſe qui ne

m'avoit dressé qu'un Journal, je lui demandai quelque chose deplus circonstancié, & pour l'engager à ne pas me refuser, je lui marquai, comme il est vrai, que beaucoup de Personnes aux quelles j'avois lû sa Lettre regrettoient qu'il l'eût faite si courte, & qu'elles m'avoient chargé de le prier de leur part de m'envoïer une Relation plus détaillée de ses Voïages dans le Nouveau-Monde, & de son Naufrage en revenant en France; il eut égard à ma demande, & m'écrivit pendant son séjour à Paderborn les Lettres que je donne au Public.

On feroit tort à la façon de penser de mon frére, si on le soupçonnoit d'avoir rien exagéré

géré dans le cours de ſa Relation. Ceux dont il a l'honneur d'être connu, ſçavent qu'il eſt plus que perſonne ami de la vérité, & qu'il mourroit plutôt que de la trahir, ou de la déguiſer; D'ailleurs le Caractere dont il eſt revêtu ne ſuppoſe guéres un impoſteur, & je puis dire que mon frére ne s'en eſt jamais rendu indigne. Enfin il eſt encore aujourdhui pluſieurs Compagnons de ſes Courſes & de ſon Naufrage; un honnête homme voudroit-il s'expoſer à ſe voir démentir par quelqu'un qui a eſſuïé les mêmes fatigues & courru les mêmes dangers? C'eſt tout ce que pourroit faire une Perſonne intèreſſée à en impoſer, encore

ne s'y expoſeroit-elle qu'en tremblant, & dans un païs éloigné de ceux qui pourroient lui prouver ſa fourberie.

Lorſque j'ai eû le plaiſir de voir mon frére dans cette ville, au paſſage de l'armée de France commandée par Monſieur le Maréchal de MAILLEBOIS, je n'ai pas eû peu de peine à obtenir de lui la permiſſion de publier ſes Lettres; elles n'étoient écrites que pour moi, & l'on ſçait qu'entre fréres on n'y cherche point tant de façons. Ma propoſition l'a d'abord révolté: Tous les hommes ont leur portion d'amour propre; ils n'aiment point à parler devant tout le monde comme ils parlent à leurs amis:

la

la crainte de trouver des Critiques, les fait travailler avec beaucoup plus de ſoin les ouvrages qu'ils deſtinent au Public, & c'eſt ſe rendre criminel envers eux que d'expoſer au grand jour ce qu'ils n'ont fait que pour être vû dans le particulier.

Mon frére s'eſt pourtant laiſſé vaincre, je lui ai fait ſentir qu'un homme de ſon état devoit ſe dépoüiller de tout amour propre, & je lui ai promis en même tems que je ferois part au Public de ſa répugnance à lui offrir un Ouvrage qui ne lui paroît pas digne de lui. Il me permit donc de publier ſa Relation après que je lui eus donné parole que

je n'y ajoûterois, ou n'en retrancherois aucune circonſtance. J'étois bien éloigné de penſer autrement ; ainſi l'on peut compter que tout ce qu'on va lire eſt conforme à la plus exacte vérité : Et pour que perſonne ne puiſſe l'altérer par des additions imaginées, ou en impoſer au Public, j'aurai ſoin de paraffer tous les Exemplaires qui ſeront conformes à l'Original.



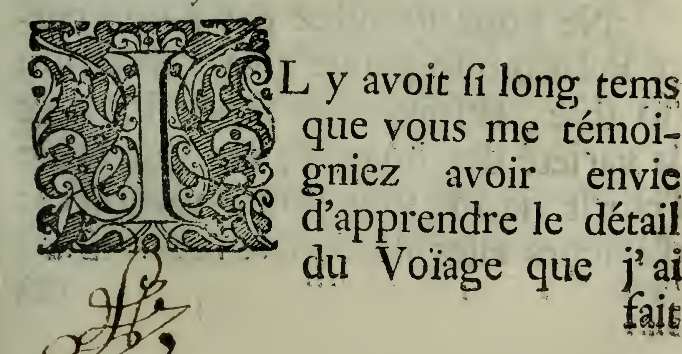
VOYA-



VOYAGES
ET
NAUFRAGE
DU R. P. CRESPEL.

Lettre prémière.

MON TRES CHER FRERE,



IL y avoit si long tems que vous me témoigniez avoir envie d'apprendre le détail du Voïage que j'ai fait

fait en *Canada*, que craignant de vous donner lieu de ſoupçonner mon amitié, ſi je continuois à me refuſer à votre deſir, j'ai chargé un de mes fréres de vous remettre une Relation de tout ce qui m'eſt arrivé. Vous me marquez l'avoir reçuë, & vous vous plaignez en même tems qu'elle eſt trop ſuccinte, & que vous ſeriez bien aiſe de l'avoir plus détaillée. Je vous aime trop pour ne pas me faire un plaiſir de vous contenter; mais je partagerai ma Relation en pluſieurs Lettres; une ſeule ſeroit trop longue & vous ennuiëroit ſans doute: l'Eſprit ne voit pas toujours comme le Cœur. Je vous deviendrois peut-être à charge ſi je vous parlois trop long tems d'autres choſes que de notre amitié.

Ne vous attendez pas à voir cette Relation ſoutenuë par l'élévation du ſtile, la force des expreſſions, & la variété des images; ces graces de l'eſprit ne me ſont point naturelles: d'ailleurs elles ne conviennent guéres

res qu'aux fictions. La Vérité n'a pas besoin d'ornemens pour être goûtée de ceux qui l'aiment sincèrement, on a même de la peine à la reconnoître quand elle est offerte sous ces traits dont on a coutume de parer le Faux pour lui donner quelque ressemblance avec elle.

Vous devez vous souvenir que sur la fin de l'année 1723, j'étois encore à *Avesnes* en *Haynaut*; je reçus alors de mes Supérieurs la permission de passer dans le *Nouveau-Monde*; il y avoit longtems que je la sollicitois, & ç'auroit été me mortifier beaucoup que de me la refuser.

Je partis donc le vingt-cinq Janvier de l'année 1724; je passai par *Cambrai* où j'eûs le plaisir de vous embrasser, & lorsque je fus arrivé à *Paris* je pris une Obédience du R.P. Julien Guesdron Provincial de *St.Denis* de qui dépendent les Missions de la *Nouvelle-France*.

Il seroit assez inutile de vous parler de *Paris*; Vous le connoissez mieux que

que moi, & vous ſçavez par expérience qu'il mérite de toutes les façons d'être la prémière ville du Monde.

J'en partis le prémier de May pour me rendre à *la Rochelle* où j'arrivai le dix-huit du même mois: Je n'y fis pas un long ſéjour, car après m'y être pourvû de ce qui qui m'étoit néceſſaire pour la traverſée, je m'embarquai ſur le Vaiſſeau de Roi *le Chameau* commandé par Meſſieurs de Tylly, & Meſchain Lieutenans de Vaiſſeaux.

Le vingt-quatre Juillet, jour que nous mîmes à la voile, fut marqué par la mort de Monſieur Robert qui alloit être Intendant en *Canada*: C'étoit un fort galant homme, & qui paroiſſoit avoir les qualités néceſſaires pour remplir dignement le Poſte qui lui étoit confié.

Après deux mois & demi d'une navigation aſſez heureuſe, nous arrivâmes devant *Québec*: J'y reſtai jusqu'en 1726, & n'y remarquai rien de

de plus particulier que ce qu'en disent les Voïageurs, & que vous pouvez voir dans leurs Relations.

Le dix-ſept Mars de l'année de mon départ de *Québec*, Monſieur de la Croix de St. Vallier Evêque de cette ville me conféra la Prêtriſe, & me donna peu de tems après une Miſſion ou Cure appellée *Forel* & ſituée au ſud *du Fleuve St. Laurent*, entre les villes de *Trois-Riviéres*, & de *Monréal*.

On me tira de ma Cure où j'avois déja demeuré deux ans, pour me faire Aumônier d'un Parti de quatre cens François que Monſieur le Marquis de Beauharnois avoit joint à huit ou neuf cens Sauvages de toute ſorte de Nations: Il y avoit ſurtout des *Iroquois*, des *Hurons*, des *Népiſſings*, & des *Outaoüacs*, aux quels Monſieur Péſet Prêtre, & le Pére de la Bertonnière Jéſuîte ſervoient d'Aumôniers. Ces Trouppes commandées par Monſieur de Lignerie avoient commiſſion d'aller détruire une Nation appellée

pellée *les Renards* dont la principale Habitation eſt éloignée de *Monréal* d'environ quatre cens cinquante lieuës.

Nous partîmes le cinq Juin 1728, & montâmes près de cent cinquante lieuës la grande Riviére qui porte le nom des *Outaoüacs*, & qui eſt remplie de ſauts & de portages. Nous la quittâmes à *Mataoüan* pour prendre celle qui conduit au Lac *Népiſſing*, ou *Mipiſſing* ; ſon cours eſt de trente lieuës, & ſe trouve coupé de ſauts & de portages comme celle des *Outaoüacs*. De cette Riviére nous entrâmes dans le Lac dont la largeur eſt d'environ huit lieues, & de ce Lac la *Riviére des Francois* nous conduiſit bien vîtte dans le Lac *Huron* où elle ſe jette après avoir parcouru plus de trente lieuës avec beaucoup de rapidité.

Comme il n'eſt pas poſſible que beaucoup de perſonnes aillent enſemble ſur ces petites Riviéres, on étoit convenu que ceux qui paſſe-

roient

roient les prémiers attendroient les autres à l'entrée *du Lac Huron* dans un endroit nommé *la Prairie*, & qui est en effet une très belle Prairie. C'est là que j'ai vû pour la prémière fois des Serpens à sonnettes dont la morsure est mortelle; lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, je vous parlerai plus particulièrement de ces animaux; il suffit apréſent de vous dire qu'aucun des Nôtres n'en fut incommodé.

Le vingt-six Juillet, nous fûmes tous réunis, je célébrai la Messe que j'avois différée jusqu'à ce tems, & le lendemain nous partîmes pour nous rendre à *Michillima* ou *Missillima Kinac* qui est un Poste situé entre *les Lacs Huron* & *Méchigan*. Quoique nous eussions cent lieuës à faire, le Vent nous fut si favorable, que nous arrivâmes en moins de six jours. On y resta quelque tems pour raccommoder ce qui avoit eté endommagé dans les portages & dans les sauts, j'y bénis deux Drapeaux, & y enterrai

rai quelques Soldats que la fatigue ou la maladie nous avoit enlevés.

Le dix-Aoust, nous partîmes de *Michillima-Kinac* & fûmes dans le Lac *Méchigan.* Le Vent qui nous y retint deux jours donna le tems à nos Sauvages d'aller à la Chasse ; ils en rapportérent de l'*Orignac* & du *Cariboue*, & furent assez honnêtes pour nous en offrir une partie. Nous fîmes d'abord quelques façons, mais ils nous forcérent d'accepter leur Présent, & nous dirent que puisque nous avions partagé avec eux les fatigues de la route, il étoit juste qu'ils partageassent avec nous les soulagemens qu'ils y avoient trouvés, & qu'ils croiroient n'être point Hommes s'ils en usoient autrement envers les autres Hommes. Ce discours qu'un des Nôtres me rendit en françois me toucha sensiblement. Quelle humanité dans des Sauvages ! & combien ne se trouve-t'il pas d'hommes en *Europe* aux quels le tître de barbares convien-droit beaucoup mieux qu'aux Habi-tans

tans de l'*Amérique ?*

La générosité de nos Sauvages leur mérita une vive réconnoissance de notre part ; il y avoit déja du tems que n'aïant point trouvé d'endroits propres à la Chasse, nous avions été contraints de ne manger que du Lard : ce qu'ils nous donnérent d'*Orignac* & de *Caribouc* remédia au degoût que nous commencions d'avoir pour notre nourriture ordinaire.

Le quatorze du même mois, nous continuâmes notre route jusqu'au *Détour de Chicagou*, & de là en faisant la traverse du *Cap à la Mort* qui est de cinq lieuës, nous reçûmes un coup de Vent qui poussa contre la Côte plusieurs Canots qui ne pûrent doubler une Pointe pour se mettre à l'abri : ils furent brisés dans ce choc, & l'on fut obligé de disperser dans les autres les hommes qui par le plus grand bonheur du monde avoient tous échappes au danger.

Le lendemain, nous traversâmes aux *Folles Avoisnes* afin d'en inviter

les Habitans à venir s'oppoſer à notre deſcente ; ils donnérent dans le panneau , & furent entiérement défaits.

Nous allâmes camper le jour ſuivant à l'entrée d'une Riviére nommée *la Gasparde*, nos Sauvages entrérent dans le Bois, & en rapportérent plusieurs Chevreüils ; cette eſpéce de gibier eſt fort commune en cet endroit, auſſi en fîmes-nous notre proviſion pour quelques jours.

Le dix-ſept vers midi, nous fîmes halte jusqu'au ſoir , afin de n'arriver que la nuit au *Poſte de la Baye*. Nous voulions , ſurprendre les Ennemis que nous ſçavions être chez les *Saquis* leurs Alliés dont le Village eſt auprès du *Fort St. François*. Nous nous mîmes en route dans l'obſcurité, & arrivâmes à minuit à l'entrée de *la Riviére des Renards* où eſt bâti notre Fort. Auſſitôt que nous y fûmes, Monſieur de Lignerie envoïa quelques François au Commandant pour ſçavoir s'il y avoit en effet des Ennemis

mis dans le Village des *Saquis*, & aïant appris qu'il devoit y en avoir, il fit paſſer de l'autre cotté de la Riviére tous les Sauvages avec un détachement de François pour environner l'Habitation, & ordonna que le reſte de nos Trouppes y entrât. Quelques précautions que l'on eût priſes pour cacher notre arrivée, les Ennemis en eurent connoiſſance, & tous ſe ſauvérent à l'exception de quatre dont on fit préſent à nos Sauvages, les quels après s'en être bien divertis, les tuérent à coups de fléches.

Je fus avec peine témoin de cet horrible ſpectacle, & je ne pouvois accorder avec la façon dont nos Sauvages m'avoient parû penſer quelques jours auparavant, le plaiſir qu'ils prenoient à faire ſouffrir ces malheureux en les faiſant paſſer par l'horreur de trente morts avant de leur ôter la vie; J'aurois bien voulu leur demander s'ils n'appercevoient pas comme moi cette oppoſition de

ſentimens, & leur repréſenter ce que je voïois de condamnable dans leur procédé, mais ceux des Nôtres qui pouvoient me ſervir d'Interprêtes étoient de l'autre cotté de la Riviére, & je fus obligé de remettre à une autre fois à ſatisfaire ma curioſité.

Après ce petit coup de main, nous montâmes *la Riviére des Renards* qui eſt toute pleine de Rapides, & dont le cours eſt d'environ trente cinq à quarante lieuës. Le vingt-quatre Aouſt, nous arrivâmes au Village des *Puants*, bien diſpoſés à détruire ce que nous y trouverions d'Habitans, mais leur fuite avoit prévenu notre arrivée, & nous ne pûmes que brûler leurs cabanes & ravager leur bled d'Inde qui leur ſert de nourriture principale.

Nous traversâmes enſuite *le petit Lac des Renards* au bout du quel nous campâmes, & le lendemain jour de St. Louïs, nous entrâmes après la Meſſe, dans une petite Riviére qui nous conduiſit dans une eſpéce de

de Marais ſur le bord du quel eſt ſituée la grande Habitation de ceux que nous cherchions. Leurs Alliés les *Saquis* les avoient ſans doute avertis de notre approche ; ils ne jugérent pas à propos de nous attendre, & nous ne trouvâmes dans leur Village que quelques Femmes que nos Sauvages fîrent eſclaves, & un Viellard qu'ils brûlérent à petit feu ſans paroître avoir aucune répugnance à commettre une action auſſi barbare.

Cette cruauté me parut beaucoup plus marquée que celle qu'ils avoient exercée contre les quatre Sauvages que l'on avoit pris dans le Village des *Saquis*. Je ſaiſis cette occaſion & cette circonſtance pour ſatisfaire la curioſité dont je vous parlois il y a un moment. Il y avoit un de nos François qui ſçavoit la Langue Iroquoiſe, je le priai de dire aux Sauvages que j'étois ſurpris de les voir faire ſouffrir avec tant de plaiſir un pareil ſupplice à ce malheureux Viellard, que le droit de la guerre ne s'étendoit pas

jusques-là, & qu'il me sembloit qu'une telle barbarie démentoit les principes dans les quels ils m'avoient parus être à l'égard de tous les Hommes. Un *Iroquois* prit la parole, & dit pour justifier ses Camarades; que quand ils tomboient entre les mains des *Renards* & des *Saquis*, ils en recevoient des traitements encore plus cruels, & que c'étoit la coutume parmi eux de traiter leurs Ennemis comme ils en feroient traités s'ils étoient vaincus.

J'aurois fort souhaité sçavoir la Langue du Sauvage qui avoit parlé pour lui montrer moi-même ce qu'il y avoit de défectueux & de condamnable dans sa réponse, mais il fallut me contenter de lui faire représenter que la Nature, & particulièrement la Religion exigeoient que nous fussions humains les uns en vers les autres; que la modération devoit nous conduire en tout; que le pardon & l'oubli des maux que l'on nous fait est une vertu dont la pratique nous

est

eſt expreſſément ordonnée par le Ciel; que je concevois bien qu'ils ne devoient point épargner les *Renards* & les *Saquis*, mais qu'ils ne falloit leur ôter la vie que comme à des Rebelles, & à des Ennemis de l'Etat, & non pas comme à leurs Ennemis particuliers; que leur vengeance étoit criminelle; que deſcendre à des excès ſemblables à ceux dans les quels ils étoient tombés envers les cinq Hommes dont ils avoient inhumainement prolongé la vie pour les faire mourir dans les tourmens les plus cruels, c'étoit en quelque ſorte juſtifier la barbarie qu'ils leur reprochoient; que le droit de la guerre permettoit ſimpliment d'ôter la vie à ſon Ennemi, & non pas de s'enyvrer, pour ainſi dire, de ſon ſang, & de le plonger dans le deſeſpoir en le faiſant mourir par une autre voïe que celle des armes, & dans un autre lieu que celui du combat; Enfin que c'étoit à eux à donner aux *Saquis* & aux *Renards* l'exemple de cette modération qui eſt le

partage des bons Cœurs, & qui fait admirer, & aimer le Religion chrétienne, & conséquemment ceux qui la professent.

Je ne sçais si mon Interprête ne rendit pas bien tout ce que je venois de dire, mais le Sauvage ne voulut jamais convenir qu'il étoit parti d'un faux principe. J'allois encore lui faire dire quelques raisons, lorsqu'on donna ordre de passer jusqu'au dernier Fort des Ennemis. Ce Poste est situé sur le bord d'une petite Riviére qui se joint à une autre que l'on nomme *Oüisconcin* & qui se jette à trente lieuës de là dans le *Missisipi*.

Nous n'y trouvâmes personne, & comme nous n'avions pas ordre d'aller plus loin, nous emploïâmes quelques jours à ruiner entiérement la campagne pour oter à l'Ennemi le moïen d'y subsister. Ce Païs est assez beau, la terre y est fertile, le gibier commun & de très bon goût, les nuits y sont fort froides, & les jours extrêmement chauds; Je vous par-

parlerai dans ma ſeconde Lettre de-mon retour à *Monréal* & de ce qui m'eſt arrivé jusqu'à mon embarquement pour la France ; Je veux auparavant recevoir de vos nouvelles, & ſçavoir ſi vous trouvez celle cy aſſez détaillée : Votre Réponſe me décidera pour la ſuite de ma Relation, & je n'oubliërai rien pour vous donner des preuves de la tendre amitié avec laquelle je ſuis

Mon cher Frere

Votre très affectionné Frére

Emmanuel Crespel,
Récolet.

De Paderborn le 10. Janvier 1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre Seconde.

Mon tres cher Frere.

RIen ne pouvoit flatter davantage mon amour propre que votre Réponſe. Ma prémiére Lettre, dites-vous, a ſatisfait pluſieurs Perſonnes d'eſprit aux quelles vous l'avez

vez communiquée, & excité leur curiosité à tel point, qu'elles sont dans une impatience extrême de voir la suite de mes Voïages. Ce désir dont je sens tout l'avantage pourroit me nuire, si je tardois à le contenter. Les choses trop long-tems attenduës perdent de leur prix, & personne ne doit plus que moi craindre de tomber dans cet inconvenient.

Après l'expédition dont je vous ai parlé ; si toutes-fois on peut appeller de ce nom une démarche absolument inutile, nous reprîmes la route de *Monréal* dont nous étions éloignés d'environ quatre cens cinquante lieuës. En passant nous brûlâmes *le Fort de la Baye*, parce qu'étant trop voisin des Ennemis, il n'auroit pas été une retraite sûre aux François que l'on y auroit laissés pour le garder. Les *Renards* animés par les ravages que nous avions faits sur leurs terres, & persuadés que nous ne viendrions pas une seconde fois dans leur Païs dans l'incertitude d'y trouver des

des Habitans, auroient pû obliger nos Trouppes à ſe renfermer dans le Fort, les y auroient attaqué & peut-être vaincu. Lorsque nous fûmes à *Michillima-Kinac*, le Commandant donna Carte-blanche à tout le monde. Il nous reſtoit encore trois cens lieuës à faire ; & le Vivre nous auroit infailliblement manqué ; ſi nous n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement. Les Vents nous favoriſérent dans le paſſage du *Lac Huron*, mais nous eûmes des Pluyës presque continuelles en remontant la *Riviére des François* ; en traverſant *le Lac Nepiſſing*, & ſur *la petite Riviére de Mataoüan* : elles ceſſérent lorsque nous entrâmes dans *le Fleuve des Outaoüacs*. Je ne puis vous exprimer avec quelle viteſſe nous deſcendîmes cette grande Riviére : l'Imagination ſeule peut en prendre une juſte idée. Comme j'étois avec des gens que l'expérience avoit rendus habiles à ſauter les Rapides ; je ne fus pas des derniers à *Monréal* ;

j'y

j'y arrivai le vingt-huit Septembre, & n'en ſortis qu'au Printems pour obéïr à l'ordre qui me fut donné de deſcendre à *Québec.*

Je ne fus pas plutôt arrivé dans cette Ville, que notre Commiſſaire me deſtina pour le Poſte de *Niagara* qui eſt un nouvel Etabliſſement avec une Fortereſſe ſituée à l'entrée d'une belle Riviére qui porte le même nom, & qui eſt formée par la fameuſe Chûte de *Niagara* au ſud du *Lac Ontario* & à ſix lieuës de notre Fort.

Je repris donc la route de *Monréal*, & de là je paſſai à *Frontenac*, ou *Catarakoüy* qui eſt un Fort bâti à l'entrée du Lac *Ontario.* Quoiqu'il ne ſoit éloigné de *Monréal* que de quatre-vingts lieuës, nous fûmes quinze jours à nous y rendre à cauſe des Rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque tems que les Vents nous devinſſent favorables, car on y quitte les Canots pour prendre un Bâtiment que le Roi a fait conſtruire exprès pour le transport de *Nia-*

Niagara. Ce Bâtiment qui eſt d'environ quatre-vingts tonneaux de port eſt fort léger, & fait quelque fois ce trajet qui eſt de ſoixante & dix lieuës en moins de trente-ſix heures. Le Lac eſt fort ſain, ſans écueils & très profond ; j'ay jetté dans le milieu près de cent braſſes de lignes ſans pouvoir en trouver le fond ; ſa largeur peut être d'environ trente lieuës, & ſa longueur de quatre-vingts-dix.

Nous mîmes à la voile le vingt-deux Juillet, & nous arrivâmes à notre Poſte le vingt-ſept matin. Je trouvai l'endroit fort agréable, la Chaſſe, & la Peſche y produiſent beaucoup, les Bois y ſont de toute beauté & remplis ſur tout de Noïers, de Chataigniers, de Chênes, d'Ormes, & de Hérables comme il ne s'en trouve point en France.

La Fiévre traverſa bientôt les plaiſirs que nous goûtions à *Niagara*, & nous incommoda juſqu'à l'entrée de l'Automne qui diſſipa le mauvais air.

air. Nous paſſâmes l'Hiver aſſez tranquillement ; je pourrois même dire aſſez agréablement, ſi le Vaiſſeau qui qui devoit nous apporter nos rafraichiſſemens n'eût pas été contraint, après avoir eſſuïé une horrible Tempête ſur le Lac, de relâcher à *Frontenac* & ne nous eût mis par là dans la néceſſité de ne boire que de l'eau.

Comme la ſaiſon étoit avancée, il n'oſa remettre à la voile, & nous ne reçûmes nos proviſions que le prémier jour de May.

Depuis la St. Martin, le manque de vin m'avoit empêché de célébrer la Meſſe ; auſſitôt que le Bâtiment fut arrivé, je fis faire la Pâque à toute la Garniſon, & je partis pour le *Détroit* à la ſollicitation d'un Religieux de mon Ordre qui y étoit Miſſionnaire. Il y a cent lieuës de *Niagara* à ce Poſte qui eſt ſitué à ſix lieuës de l'entrée d'une fort belle Riviére, environ quinze lieuës endeça du fond *du Lac Erie*.

Ce Lac qui peut avoir cent lieuës

de long & trente de large eſt fort plat, & par conſéquent mauvais quand il vente; vers le Nord au deſſus de la *grande Pointe d'Ecorres*, il eſt bordé de ſables fort hauts, deſorte que ſi l'on étoit pris de Vent dans les endroits où il n'y a point de débarquement, ce qui ne ſe trouve que toutes les trois lieuës, l'expérience a fait voir qu'il faudroit néceſſairement périr.

J'arrivai au *Détroit* le dix-ſeptiéme jour depuis mon départ; Le Religieux que j'allois viſiter me reçut d'une maniére qui caractériſoit à merveille le plaiſir que nous ſentons ordinairement lorſque nous trouvons un nos Compatriotes dans un Païs éloigné; Ajoûtez à cela que nous étions du même Ordre, & que le même motif nous avoit éloignés de notre Patrie. Je lui étois donc cher par plus d'un endroit, auſſi n'oublia-t'-il rien pour me marquer combien il étoit ſenſible à ma viſite. C'étoit un homme un peu plus agé que moi

&

& très recommendable par les ſuccès qu'avoient eû ſes travaux Apoſtoliques. Sa maiſon étoit agréable & commode, c'étoit pour ainſi dire ſon ouvrage & le ſéjour de la Vertu.

Il partageoit le tems qui n'étoit pas rempli par les devoirs de ſa Charge entre l'étude & les occupations de la campagne; il avoit quelques Livres, & le choix qu'il en avoit fait donnoit une idée de la pureté de ſes mœurs & de l'étenduë de ſes connoiſſances. La Langue du Païs lui étoit aſſez familière, & la facilité avec la quelle il la parloit le rendoit cher à pluſieurs Sauvages qui lui communiquoient leurs réflexions ſur toute ſorte de ſujets, & principalement ſur la Religion. L'Affabilité attire de la confiance, & perſonne n'en méritoit plus que ce Religieux.

Il avoit pouſſé la complaiſance envers quelques Habitans du *Détroit*, jusqu'à leur apprendre la Langue Françoiſe. Parmi ceux là j'en ai vû pluſieurs dont le ſens droit, & le juge-

ment ſolide & profond auroient fait des hommes admirables, même en France, ſi leur eſprit avoit été cultivé par l'étude. Pendant tout le tems que je reſtai chez ce Religieux, je trouvois tous les jours de nouvelles raiſons d'envier un ſort pareil au ſien. En un mot il étoit heureux à la façon dont les Hommes doivent l'être pour ne point rougir de leur bonheur.

Après avoir fait au *Détroit* ce qui m'y avoit attiré, je repris le chemin de *Niagara* où je reſtai encore deux ans; j'appris pendant ce tems aſſez de la Langue des *Iroquois* & des *Outaoüacs* pour m'entretenir avec eux. Cette étude me procura d'abord le plaiſir de lier converſation avec quelques Sauvages lorſque j'allois me promener aux environs de mon Poſte; dans la ſuite vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité, & qu'elle me ſauva la vie.

Lorſque mes trois ans de réſidence à *Niagara* furent expirés, on me fit

fit relever, c'eſt la coutume; & je fus paſſer l'Hiver au Couvent de *Quebec.*

Ce fut pour moi une grande ſatisfaction de paſſer là cette ſaiſon rigoureuſe; ſi l'on n'y a point de ſuperflus, du moins n'y manque-t-on pas du néceſſaire, &, ce qui n'eſt pas le plus petit agrément, on y reçoit des nouvelles de ſa Patrie, & on y trouve de gens avec qui l'on peut s'en entretenir.

L'Aumônier du Fort *Frontenac* ou *Catarakoüy* tomba malade au commencement du Printems, & notre Commiſſaire me deſtina pour aller occuper ſa place. Je vous ai déja parlé de la ſituation de ce Poſte; on y vit agréablement, & le gibier ſe trouve en abondance dans les Marais dont *Frontenac* eſt environné.

Je n'y reſtai que deux ans; on me rappella à *Monréal*, & quelque tems après on m'envoïa à *la Pointe de la Chevelure* dans *le Lac Champelain.* Il ne ſera pas ſans doute inutile de vous

apprendre pourquoi cette Pointe porte le nom de *Chevelure* ; Lorſque dans leurs courſes les Sauvages tuent quelqu'un, ils ont la coutume de lui enlever la chevelure qu'ils apportent au bout d'une perche pour prouver qu'ils ont défait leur Ennemi. Cette cérémonie, ou ſi vous voulez cette coutume commença ſur cette Pointe, après une eſpèce de combat où beaucoup de Sauvages fûrent dépoüillés de leur chevelure qui donna le nom au Lieu où ſe livra la bataille.

Le Lac Champelain peut avoir cinquante-cinq lieuës de long ; il eſt ſemé de pluſieurs Isles très agréables, & ſon eau qui eſt très bonne le rend extrêmement poiſſoneux. Le Fort que nous avons dans cet endroit porte le nom *de St. Frédéric* ; ſa ſituation eſt avantageuſe, car il eſt bâti ſur une Pointe aſſez élevée, & diſtante d'environ quinze lieuës du fond du Lac vers le Nord ; il ſert de clef à la Colonie de ce côté là, c'eſt à dire

dire du côté des Anglois qui n'en ſont éloignés que de vingt ou trente lieuës.

J'y arrivai le dix-ſept Novembre 1735. La ſaiſon qui commençoit à être rigoureuſe multiplia les fatigues de notre route : c'eſt une des plus peinibles que j'aïe faite dans le *Canada*, ſi toutes-fois j'en excepte mon Naufrage ; vous ſerez le maître d'en juger.

Le jour de mon départ de *Chambly* Poſte éloigné de *St. Fréderic* d'environ quarante lieuës, nous fûmes obligés de coucher dehors, & pendant la nuit il nous tomba près d'un pied de Neige. L'Hiver continua comme il avoit commencé, & quoique nous fuſſions logés, nous ne ſouffrîmes pas moins que ſi nous avions été en pleine campagne. Le bâtiment où l'on nous avoit mis n'étoit pas encore achevé, nous n'y étions que médiocrement à couvert de la Pluye, & les murailles qui avoient douze pieds d'épaiſſeur, n'é-

tant achevées que depuis peu de jours, ajoutérent encore aux incommodités que nous recevions de la Neige & de la Pluye. Beaucoup de nos Soldats fûrent attaqués du ſcorbut, & nous fûmes tous tellement incommodés des yeux que nous craignions de perdre la vûë ſans reſſource. Nous n'étions pas mieux nourris que logés ; à peine trouve-t-on aux environs de ce Poſte quelques Perdrix, & pour y manger du Chevreüil, il faut aller le chercher jusqu'au *Lac du St. Sacrement* qui en eſt éloigné de ſept ou huit lieuës.

On vint achever notre bâtiment dès que la ſaiſon put le permettre, mais nous aimâmes mieux camper pendant l'Eté que d'y reſter plus long tems : nous ne fûmes pourtant pas plus à notre aiſe, car la fiévre nous ſurprit tous, & pas un de nous ne put joüir des agrémens de la campagne.

Cet état, je l'avouë, commençoit à m'être à charge, lorſque, vers le mois

mois d'Aoust, je reçus de mon Provincial une Obédience pour retourner en France. Le Religieux que notre Commissaire envoïa pour me relever étoit de notre Province, & se nommoit Pierre Verquaillé ; il arriva le vingt & un de Septembre 1736. à *St. Fréderic*, & j'en partis le même jour à quatre ou cinq heures du soir.

Le lendemain, nous eûmes un Vent favorable qui nous poussa jusqu'à *la Pointe-au-Fer* éloignée de *Chambly* d'environ huit lieuës.

Le vingt-trois nous pensâmes périr en sautant *le Rapide de Ste. Thérése* ; ce fut là le dernier danger que je courrus jusqu'à mon arrivée à *Québec* où je comptois m'embarquer incessament pour la France.

Voilà, Mon cher frére, le récit abrégé des Courses que j'ai faites dans une partie de la *Nouvelle-France*. Ceux qui ont voïagé dans ce Païs, peuvent voir que je connois le terrain, c'est à quoi je me suis plus

particulièrement attaché. Les Relations de quantité de Voïageurs vous apprendront mille choſes que je n'aurois fait que répéter après eux ; en vous écrivant mes Voïages, mon deſſein a été de ne vous détailler que le Naufrage que j'ai fait en revenant en France ; les circonſtances qui l'ont accompagné ſont tout à fait intèreſſantes : préparez votre cœur à l'attendriſſement, & à la triſteſſe ; tout ce qui me reſte à vous écrire n'excitera votre curioſité qu'en augmentant votre compaſſion ; ne rougiſſez point de vous y livrer entièrement, Mon cher frére, les bons cœurs ſont ordinairement ſenſibles aux malheurs des autres : Qui ne s'attendrit point ſur les maux de ſes Fréres, porte, pour ainſi dire, un caractère de réprobation qui le ſépare avec juſtice de l'humaine Société.

Je vous écrirai dans quelques ſemaines ; ne faites point de réponſe à celle-ci : comme je dois aller à quelques lieuës de cette Ville, votre Lettre

Lettre pourroit bien ne m'être pas renduë, & je ne veux pas riſquer de la perdre.

Ne vous impatientez point à attendre ma troiſième, j'en écrirai tous les jours quelques pages, comptez ſur ma parole & croïez que je ſerai toute ma vie

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frére

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 30. Janvier
1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre Troiſième.

MON TRES CHER FRERE,

IL n'y a pas quinze jours que je vous envoïai ma ſeconde Lettre ; vous devez voir par ma diligence à vous écrire la troiſième, que je ne veux point vous faire trop attendre

dre la ſuite de ma Relation. Si j'étois maître de tout mon tems, mes Lettres ſeroient plus longues & plus fréquentes; mais il faut préférer ſon devoir à toute autre choſe, & je ne puis vous donner que les heures qui ne ſont pas remplies par les devoirs indiſpenſables de mon état.

Je demeurai quelque tems à *Québec* pour attendre une occaſion de retourner en France, il s'en préſenta deux en même tems: la prémière étoit celle du Vaiſſeau de Roi *le Hèros*, & dont je ne profitai point; l'autre me fut offerte par le Sr. de Fréneuſe Canadien, iſſu de la noble Famille des d'Amours: la liaiſon qui étoit entre nous me fit accepter ſon offre avec plaiſir, & je ne pus me refuſer à la priére qu'il m'avoit faite de lui ſervir d'Aumônier. C'étoit un très-galant homme qu'une expérience de quarante-ſix ans avoit rendu très-habile dans la navigation; & Meſſieurs Pacaud Tréſoriers de France & Armateurs à *la Rochelle*, n'avoient pas

crû

crû pouvoir confier leur Navire appellé *la Renommée* en de meilleurs mains. Ce Bâtiment étoit neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cens tonneaux, & armé de quatorze pièces de Canons.

Plusieurs Messieurs demandérent pour leur sureté & leur agrément à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce Vaisseau.

Nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile le trois de Novembre avec plusieurs autres Navires, & moüillâmes tous ensemble au *Trou-St.-Patrice* à trois lieuës de *Québec*.

Le lendemain, nous fîmes la traverse, c'est à dire que nous traversâmes du Sud au Nord *le Fleuve St. Laurent*; nous arrivâmes le même jour au bout de l'*Isle d'Orleans* distante de *Québec* d'environ neuf lieuës, & nous jettâmes l'ancre au *Cap Maillard.*

Le cinq, nous appareillâmes pour passer le *Gouffre*, mais il nous fut impossible

poſſible d'en venir à bout ce jour-là, & nous nous vîmes contraints de retourner à l'endroit d'où nous étions partis pour eviter d'être entraînés par le courant qui attire de fort loin à cet endroit.

Nous fûmes plus heureux le lendemain, car nous paſſâmes ce Gouffre ſans danger, avec le Sr. Veillon qui commandoit un Brigantin pour la *Martinique*, & qui comme nous n'avoit pû le paſſer la veille.

Les Navires avec leſquels nous avions mis à la voile l'avoient paſſé dès la prémière fois, ainſi nous nous trouvâmes ſans compagnie & jettâmes l'ancre à *la Prairie* proche l'*Isle aux Coudres*.

Le ſept, nous continuâmes notre route juſqu'à l'*Isle aux Liévres*, & delà juſqu'à *Mathan* où il s'éleva un petit Vent de Nord dont notre Capitaine, qui en connoiſſoit la malignité ſurtout dans la ſaiſon où nous étions, nous avoüa qu'il y avoit tout à craindre. Il jugea donc à propos de

de relâcher pour trouver un moüillage, c'eſt à dire un endroit propre à nous ſervir d'abri contre la Tempête qui nous menaçoit. Peu de tems après, les Vents nous obligérent à virer de bord, & le lendemaïn onze du mois vers huit heures du ſoir, ils ſe jettérent au Nord-Nord-Eſt, au Nord-Eſt, à l'Eſt-Nord-Eſt, à l'Eſt, enfin juſqu'au Sud-Sud-Eſt où ils dominérent près de deux jours. Pendant tout ce tems nous louvoïâmes le long de *l'Isle Anticoſti* les Ris pris dans nos Huniers; mais dès que les Vents eurent ſauté au Sud-Sud-Oueſt, nous gouvernâmes ſur le compas au Sud-Eſt-quart d'Eſt, & au Sud-Eſt juſqu'au quatorze matin. Ce jour-là nous tâchâmes de faire Côte, mais nous échoüâmes à un quart de lieuë de terre, ſur la pointe d'une batture de Roches plattes éloignée d'environ huit lieuës de la pointe méridionale de l'*Isle Anticoſti*.

Les coups de talon que notre Navire donnoit étoient ſi fréquens, que nous

nous craignions à chaque minute de la voir ouvrir ſous nos pieds. Il falloit que le tems fût bien mauvais & que les Matelots deſeſperaſſent beaucoup de notre ſalut; puiſqu'aucun d'eux ne voulut travailler à ſerrer notre mâture & les voiles, quoique la fatigue qu'ils cauſoient au Bâtiment pût avancer notre perte. L'eau entroit avec abondance; la crainte avoit ôté la préſence d'eſprit à plus de la moitié de nos gens; & le dèſordre général ſembloit nous annoncer notre mort.

Sans notre Canonier, notre ſituation ſeroit devenuë bien plus affreuſe; il courrut à la Soûte au biſcuit, & quoique l'eau y fut déja, il en jette pourtant une partie en Entre-Pont; il penſa auſſi que quelques fuſils, un baril de poudre, & une caiſſe de gargouſſes nous deviendroient néceſſaires en cas que nous échapaſſions au danger, c'eſt pourquoi il fit tranſporter tout cela dans les Hauts; Sa précaution ne fut pas inutile; & ſans les

effets qu'elle produisit, je n'aurois pas, mon cher frére, la consolation de vous écrire. La Mer étoit aussi forte que le Vent, ni l'une ni l'autre ne diminuoient, les vagues avoient emporté notre gouvernail; & nous fûmes obligés de couper notre mât d'artimon pour le jetter à Babord; Nous mîmes ensuite notre Canot à la Mer, en prenant toutes fois la précaution de le passer en avant de peur qu'il ne fût poussé & brisé contre le Navire; la vuë de la mort, & l'espérance de la retarder donna du courage à tout le monde, & quoique nous fussions sûrs d'être malheureux dans cette Isle inhabitée, du moins pendant plusieurs mois, chacun de nous croïoit gagner beaucoup en s'exposant à tout souffrir pour se conserver à la vie.

Après avoir mis notre Canot à la Mer, nous suspendîmes la Chaloupe aux palans, afin d'embarquer plus aisément tout ce que nous avions, & gagner bien vîte le large pour nous garan-

garantir de la Mer qui nous auroit peut-être poussé contre le Vaisseau, si nous ne nous en étions pas éloignés promptement. Mais c'est envain que les Hommes s'appuïent sur leur prudence; lorsque Dieu veut apésentir sa main sur eux, toutes leurs précautions sont inutiles.

Nous entrâmes dans la Chaloupe au nombre de vingt personnes, & dans l'instant la boucle du palan de devant manqua; jugez de notre état: la Chaloupe resta suspenduë par derrière, & de ceux qui étoient dedans plusieurs tombérent dans la Mer, d'autres restérent attachés aux barres, & quelques uns par le moïen des cordages qui pendoient le long du Navire remontérent dans le Bord.

Le Capitaine voïant ce desastre fit couper ou filer le palan de derrière, & la Chaloupe étant revenuë à sa tonture, je me rejettai dedans pour sauver Mr. Lévêque, & Dufresnois qui étoient prêts d'être noïés. Pendant ce tems la Mer maltraita si fort

notre Chaloupe, que l'eau y entroit de tous côtés. Point de gouvernail, point de force, un Vent affreux, une Pluye continuelle, une Mer en fureur, & dans son reflus; que pouvions nous espérer qu'une fin prochaine? Nous fîmes pour tant nos efforts pour gagner le large; une partie jettoit l'eau, un aviron nous servoit de gouvernail, tout nous manquoit ou nous étoit contraire, & pour comble de malheur deux vagues qui nous convrîrent nous donnérent de l'eau jusqu'au genoux; une troisiéme auroit infailliblement fait fondre notre Chaloupe sous nos pieds; nos forces diminüoient à mesure qu'elles nous devenoient plus nécessaires, nous avancions fort peu, & nous craignions avec raison que notre Chaloupe ne fût pleine d'eau avant que nous pûssions toucher terre: La Pluye nous empêchoit de distinguer les endroits propres à un débarquement, tout ce que nous voïons nous paroissoit fort escarpé, ou plutôt nous

nous ne voïons que la mort.

Je crus qu'il étoit tems d'exhorter tout le monde à se mettre par un acte de contrition en état de paroître devant Dieu ; j'avois jusques là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante, ou diminuer le courage ; mais il n'y avoit plus à reculer, & je ne voulois pas avoir à me reprocher de ne m'être pas acquitté de mon devoir. Chacun fit sa priére, & après le *Confitéor* je donnai l'Absolution générale. C'étoit un spectacle bien touchant que tous ces hommes qui travailloient à jetter l'eau & à ramer dans le tems qu'ils prioient le Seigneur d'avoir pitié d'eux, & de leur pardonner les fautes qui pouvoient les rendre indignes de participer à sa Gloire ; enfin ils étoient disposés à la mort & l'attendoient sans murmurer. Pour moi je recommandai mon ame à Dieu, je récitai le *Miserere* à voix haute, tout le monde le répétoit après moi, je ne voïois plus d'espérance, la Chaloupe étoit prête

à cou-

à couler à fond, & je m'étois déja couvert la tête de mon manteau pour ne point voir l'inſtant de notre perte, lorſqu'un tourbillon de vent nous pouſſa bruſquement à terre.

Vous pouvez vous imaginer avec quel empreſſement nous ſortîmes de la Chaloupe; mais nous ne fûmes pas d'abord à labri du danger; pluſieurs vagues nous couvrîrent à différentes repriſes, quelques unes nous abbatîrent, & peu s'en fallut qu'elles ne nous emportaſſent dans la haute Mer, nous réſiſtâmes pourtant à leur violence, & nous en fûmes quittes pour avaler beaucoup d'eau & de ſable.

Dans ce deſordre quelqu'un eut la préſence déſprit de prendre l'amarre ou cordage qui étoit attaché à la Chaloupe afin de la retenir; nous étions perdus ſans cette précaution, comme vous le verrez dans ma quatrième Lettre, & peut-être même ſur la fin de celle-ci.

Notre prémier ſoin fut de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'un

ſi grand danger, & en effet ſans un ſecours particulier de la Providence, il étoit impoſſible que nous évitaſſions la mort. Nous étions ſur une petite pointe de ſable ſéparée du gros de l'Isle par une Riviére qui ſort d'une Bayë un peu au deſſus de l'endroit où nous nous trouvions. Ce fut avec une peine extrême que nous traverſâmes cette Riviére ; ſa profondeur nous expoſa à périr une troiſième fois. La Mer qui commençoit à ſe retirer nous permit enfin d'aller prendre ce que nous avions dans la Chaloupe, & de l'apporter dans l'Isle, ce fut pour nous une nouvelle fatigue, mais il n'y avoit pas à différer. Nous étions moüillés jusqu'aux os, tout ce que nous avions l'étoit auſſi, comment en cet état pouvoir faire du feu? nous en vînmes pour tant à bout après un tems conſidérable, il nous étoit plus néceſſaire que tout autre ſecours, & quoiqu'il y eût déja du tems que nous n'avions pris aucune nourriture, & que la faim dût nous preſſer ;

nous ne pensâmes à satisfaire ce besoin qu'après que nous nous fûmes un peu réchaufés.

Vers trois heures après midi le Canot vint à terre, avec six hommes seulement; la Mer étoit si grosse, qu'il n'étoit pas possible que plus de personnes s'y exposassent. Nous allâmes au devant, & prîmes toutes les précautions nécessaires pour le tirer à nous sans l'endommager: c'étoit notre unique ressource; sans ce Canot, nous n'aurions jamais pû aller chercher dans le Navire les Vivres que le Canonier avoit sauvés, ni ramener les dix-sept hommes qui étoient encore dans le Bord.

Personne n'osa pourtant entreprendre d'y aller ce jour là. Nous passâmes la nuit bien tristement. Le feu que nous avions fait n'avoit encore pû nous sécher, & nous n'avions rien qui pût nous servir de couverture dans une saison si rigoureuse. Le Vent nous paroissoit augmenter, & quoique le Navire fut fort,

ſort, neuf, & bien lié, nous croïons avoir lieu de craindre qu'il ne pût tenir juſqu'au lendemain ſans ſe briſer & que ceux qui y étoient ne périſſent miſérablement. Vers minuit les Vents diminuérent, la Mer s'adoucit, & dès la pointe du jour, voïant le Navire dans le même état où nous l'avions laiſſé, pluſieurs Matelots y allérent dans le Canot, ils y trouvérent tous nos gens en bonne ſanté, & qui avoient paſſé la nuit beaucoup plus à leur aiſe que nous, puiſqu'ils avoient eu de quoi boire & manger, & qu'ils étoient à couvert. On mit quelques Vivres dans le Canot, nos gens y paſſérent, & on les amena auprès de nous fort à propos, car la faim commençoit à nous preſſer cruellement.

Nous prîmes donc ce qui nous étoit néceſſaire pour un repas, c'eſt à dire environ trois onces de viande pour chacun, un peu de boüillon & quelques légumes que nous y avions mis. Il falloit nous ménager, & ne-

pas nous expoſer à manquer ſi tôt de Vivres. On envoïa une ſeconde fois au Navire pour ſauver les outils du Charpentier, du gaudron, ce qui étoit néceſſaire pour racommoder la Chaloupe, une hache pour couper du bois, & quelques voiles pour cabanner. Tout cela nous fut d'un grand ſecours, & principalement les voiles, car il tomba la nuit près de deux pieds de Neige.

Le lendemain ſeize Novembre pendant que les uns allérent à Bord chercher des Vivres, les autres travaillérent à tirer la Chaloupe du ſable & parvînrent à la mettre à ſec par le moïen d'une double calliorne. L'état où nous la trouvâmes nous fit voir combien nous avions été prêts de notre perte, & nous ne pouvions comprendre comment elle avoit pû nous amener à terre: nous emploïames tous nos ſoins à la remettre en état. Le vergue d'artimon qui étoit venuë à la Côte nous ſervit à lui faire une quille. Nous fîmes l'étambot

avec

avec un morceau de bois que nous coupâmes dans la Forêt, l'on fit les deux bordages du fond avec des planches que l'on alla chercher à Bord, enfin elle fut rétablie aussi bien qu'il nous étoit possible de le faire.

Je remets à une autre fois à vous écrire la suite de mon Naufrage; je serois bien aise avant de continuer, d'apprendre de vos nouvelles, elles n'intéressent personne plus que moi qui suis avec l'amitié la plus vive

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 13. Fevrier
1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre Quatrième.

MON TRES CHER FRERE.

JE viens de recevoir votre Réponſe, elle m'a fait un plaiſir infini ; j'ai ſurtout été fort touché du récit que vous me faites de ce qui vous eſt arrivé dans les Campagnes d'Ita-

lie

lie & de Hongrie ; pourquoi ne m'avez-vous pas envoïé ce detail plûtôt ? c'eſt un reproche que je puis vous faire, & qui ſans doute ne vous déplaira point puisqu'il ſert à vous prouver combien je ſuis ſenſible à tout ce qui vous regarde. Je ſuis bien aiſe que le commencement de mon Naufrage ait fait naître dans votre ame les ſentimens que je vous avois dit qu'il devoit y exciter ; c'eſt une preuve que je ne me ſuis point exagéré les maux que j'ai ſoufferts & que j'ay vû ſouffrir aux autres. Cependant, mon cher frére, ce n'en eſt là qu'une légére ébauche ; & ce qu'il me reſte à vous écrire paſſe ce que je vous ai dit juſqu'à préſent, & mérite toute votre attention. Pendant le tems que l'on travailla au rétabliſſement de la Chaloupe, nous ne faiſions qu'un repas dans vingt-quatre heures, encore étoit il plus modique que celui dont je vous ai parlé dans ma précédente ; il étoit de la prudence d'en agir de la ſorte : Nous n'a-

n'avions dans le Navire que pour deux mois de Vivres ; c'eſt la proviſion ordinaire que l'on fait en partant de *Québec* pour la France ; tout notre biſcuit étoit perdu, & plus de la moitié de notre fourniture avoit été conſumée ou gâtée pendant les onze jours que nous avions été à la Mer. Ainſi avec toute l'œconomie poſſible, nous n'avions que pour cinq ſemaines de Vivres. Ce calcul, ou ſi vous voulez cette réflexion, nous annonçoit notre mort au bout de quarante jours ; car enfin il n'y avoit pas d'apparence que nous puſſions avant ce tems trouver l'occaſion de ſortir de cette Isle déſerte.

Les Navires qui paſſent aux environs de cet endroit ſont tout à fait hors de portée d'appercevoir les ſignaux qu'on pourroit leur faire ; d'ailleurs de quelle reſſource pouvoient-ils nous être ? nos proviſions n'étoient que pour ſix ſemaines tout au plus, & ces Navires ne devoient paſſer que dans ſix ou ſept mois :

Je

Je voïois approcher le deſeſpoir, le courage étoit abbatû & le froid; la Neige, les Glaces, & la Maladie ſembloient s'être réunis pour nous faire ſouffrir davantage. Nous ſuccombions ſous le poids de tant de maux. Le Navire devenoit inacceſſible par les Glaces qui ſe formoient autour, le Froid nous cauſoit une inſomnie continuelle, nos voiles ne ſuffiſoient pas à beaucoup près pour nous garantir de la Neige qui tomba cette année là en ſi grande abondance, qu'elle couvrit la terre à la hauteur de ſix pieds; & la fiévre avoit déja ſurpris pluſieurs de nos Camarades.

De pareilles circonſtances étoient trop fâcheuſes pour ne pas chercher à les diſpoſer autrement; auſſi penſâmes nous à prendre un parti.

Nous ſçavions qu'à *Mingan*, qui eſt un endroit ſitué à la *grande terre du Nord*, il y avoit des François qui hivernoient pour faire la Pêche de *Loup-Marin* dont ils font des huiles; il

il étoit preſque ſûr que nos en obtiendrions du ſecours ; mais la difficulté étoit de s'y rendre dans une telle ſaiſon ; toutes les Riviéres étoient déja glacées, la Neige couvroit la terre à la hauteur de trois pieds ; & augmentoit tous les jours ; & la route étoit fort longue ; eû égard à la ſaiſon & à notre état, car il nous falloit faire quarante lieuës pour gagner la Pointe d'en haut, ou du Nord-Oueſt de l'Isle, enſuite deſcendre quelque peu ; & traverſer enfin douze lieuës de haute Mer.

Nous étions réſolus à ſurmonter tous ces obſtacles ; notre ſituation préſente ne nous permettoit pas d'en craindre une plus affreuſe, mais une réflexion nous arrêta quelque tems : Il étoit impoſſible que nous partiſſions tous pour *Mingan* ; & il falloit que la moitié de nos gens reſtaſſent dans cet endroit dont nous nous croïons trop heureux de pouvoir nous éloigner, en nous expoſant même aux plus cruels dangers.

Il

Il n'y avoit pourtant point d'autre parti à prendre, il falloit ou se résoudre à mourir tous en cet endroit au bout de six semaines, ou se séparer pour quelque tems. Je fis entendre à tout le monde que le moindre retardement nous mettroit dans l'impossibilité de suivre ce projet, que pendant ces irrésolutions le mauvais tems augmentoit, & que le peu de Vivres que nous avions se consumoit: j'ajoutai que je concevois bien que chacun devoit avoir de la répugnance à rester où nous étions, mais en même tems je représentai que cette séparation étoit absolument nécessaire; & que j'espérois que le Seigneur disposeroit le cœur des uns à laisser partir les autres pour aller chercher du secours; enfin je finis par leur dire qu'il falloit faire sécher les ornemens de la Chapelle; que pour attirer sur nous les lumières du St. Esprit j'en célébrerois la Messe le vingt-six, & que j'étois sûr que nos priéres auroient l'effet que nous en attendions.

Chacun applaudit à ma propoſition; je dis la Meſſe du St. Eſprit, & le même jour vingt quatre hommes s'offrirent à reſter à condition qu'on leur laiſſeroit des Vivres, & qu'on leur promettroit ſur l Evangile de leur envoïer du ſecours auſſitôt qu'on ſeroit arrivé à *Mingan.*

Je communiquai à mes Camarades que j'étois dans la réſolution de reſter avec les vingt-quatre hommes qui venoient de s'offrir à demeurer au Lieu du Naufrage, & que je tacherois de les aider à attendre patiemment le ſecours qu'on leur promettoit; mais tout le monde s'oppoſa vivement à mon deſſein, & l'on dit pour m'en détourner que ſçachant la Langue du Païs, il falloit que j'accompagnaſſe ceux qui partoient, afin-que ſi Meſſieurs de Fréneuſe & de Senneville, venoient à mourir ou à tomber malades en chemin, je pûſſe ſervir d'Interprête en cas que nous rencontraſſions quelques Sauvages dans cette Isle; ceux qui reſtoient exigérent ſurtout

tout que je partiſſe ; ils me connoiſſoient incapable de manquer à ma parole, & ils ne doutoient pas qu'à mon arrivée à *Mingan* mon prémier ſoin ne fût de les ſecourir ; ce n'eſt pas que ceux qui devoient partir ne fuſſent très-diſpoſés à leur envoïer une Chalouppe le plus tôt qu'il leur ſeroit poſſible, mais ils comptoient apparemment davantage ſur la foi d'un Prêtre que ſur celle d'un ſimple Particulier. Lorſque la choſe fut réſoluë j'exhortai à la patience ceux que nous laiſſions au Naufrage ; je leur dis que le moïen d'attirer ſur eux les bénédictions du Ciel, c'étoit de ne point ſe livrer au deſeſpoir, & de s'abbandonner entièrement aux ſoins de la Providence ; qu'ils devoient s'entretenir dans un exercice continuel pour écarter d'eux la maladie, & ne point tomber dans le découragement ; qu'il étoit de la prudence qu'ils ménageaſſent ce que nous leur laiſſions de Vivres, quoique j'eſpéraſſe leur envoïer du ſecours avant qu'ils fuſſent con-

ſumés, mais qu'il valloit mieux en avoir de reſte, que de riſquer d'en manquer. Après leur avoir donné ces conſeils, ceux qui devoient être du voïage ſongérent à faire leur petit équipage; & le vingt-ſept, nous nous diſpoſâmes à partir; nous embraſſâmes nos Compagnons qui nous ſouhaitérent un heureux voïage & de notre côté nous leur témoignâmes combien nous deſirions pouvoir bientôt les tirer de peine; nous étions bien éloignés de penſer que nous les embraſſions pour la dernière fois; cet adieu fut des plus tendres, & les larmes qui l'accompagnérent étoient une eſpéce de preſſentiment de ce qui devoit nous arriver.

Treize ſe mîrent dans le Canot, & vingt-ſept dans la Chaloupe; nous partîmes après midi & fîmes ce jour-là près de trois lieuës à la rame, mais nous ne pûmes toucher terre, & nous fûmes obligés de paſſer la nuit ſur l'eau où nous endurâmes un froid qu'on ne peut exprimer.

Le

Le lendemain nous ne fîmes peut-être pas tant de chemin, mais nous couchâmes à terre, & une partie de la nuit, il nous tomba ſur le corps une prodigieuſe quantité de Neige.

Le vingt-neuf nous eûmes encore le Vent contraire, & nous fûmes contraints par la Neige qui continuoit à tomber en abondance, d'aller à terre de très-bonne heure.

Le trente, le mauvais tems nous obligea d'arrêter à neuf heures du matin, nous deſcendîmes à terre, & fîmes bon feu pour cuire des Poix dont pluſieurs de nos gens ſe trouvérent fort incommodés.

Le prémier Décembre les Vents nous empêchérent de remettre à l'eau, & comme nos Matelots ſe plaignoient de leur foibleſſe, & diſoient qu'ils ne pouvoient plus ramer, nous fîmes cuire un peu de viande que nous mangeâmes après en avoir pris le boüillon : c'étoit la prémiére fois depuis notre départ que nous nous étions ſi bien traités : les autres jours nous

ne mangions chacun qu'un peu de Moruë séche & cruë, ou bien de la colle que nous faisions avec de la farine & de l'eau. Le deux matin, les Vents s'étant jettés au Sud-Est, nous mîmes à la voile, & fîmes assez de chemin; vers midi nous nous joignîmes au Canot pour manger tous ensemble: notre joie étoit extrême de voir le beau tems continüer, & les Vents devenir de plus en plus favorables à notre route; mais cette joye ne dura guéres, & fit place à la consternation la plus affreuse. Après nôtre repas nous continuâmes à marcher, le Canot alloit mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui; le Vent s'étoit élevé vers le soir, & avoit tant-soit-peu tourné; nous crûmes devoir tenir le Large pour doubler une Pointe que nous appercevions, & nous fîmes signe au Canot de nous suivre; mais il se laissa affaler à terre & nous le perdîmes de vuë.

Nous trouvâmes à cette Pointe une

Mer

Mer affreuſe,& quoique le Vent ne fût pas des plus forts, nous ne pûmes la doubler qu'avec bien de la peine, & après avoir pris beaucoup d'eau; cela nous fit trembler pour le canot qui étoit tout près de la terre où la Mer briſe toujours plus qu'au Large, il y fut battu ſi cruellement, qu'il y périt, & nous n'en n'eûmes de nouvelles qu'au Printems, comme nous le verrez par la ſuite de ma Relation. Quand nous eûmes paſſé la Pointe, nous cherchâmes à aborder, mais la nuit étoit trop avancée, & nous ne pûmes d'abord en venir à bout: la Mer étoit bordée de Rochers eſcarpés, & fort hauts pendant près de deux lieuës, & voïant au bout une Ance de ſable, nous y donnâmes à pleines voiles, & nous y débarquâmes ſans nous moüiller beaucoup. Auſſitôt nous allumâmes un grand feu afin de montrer au Canot que nout étions là, mais cette précaution fut inutile puiſqu'il avoit été briſé.

Lorſque nous eûmes mangé un

peu de colle, chaçun de nous s'enveloppa dans ſa couverture & paſſa la nuit auprès du feu. A dix heures le tems ſe couvrit, la Neige tomba fort abondament juſqu'au lendemain, & comme le feu la faiſoit fondre nous nous en trouvâmes ſi fort incommodés, que nous aimâmes mieux nous expoſer au froid, que de repoſer dans l'eau.

Vers minuit, les vents devînrent ſi violents, que notre Chaloupe qui étoit à une fort petite diſtance de terre aïant chaſſé ſur ſon ancre, vint en Côte où elle manqua d'être briſée. Les deux hommes qui étoient dedans s'éveillérent, & ſe mirent à crier de toute leur força, nous y courrûmes auſſitôt; le Capitaine & moi nous jettâmes à terre ce que nous pûmes ſauver de notre équipage, les autres ramaſſoient ce que nous jettions & le portoient à une diſtance qu'ils croïoient inacceſſible au Flus; mais la Mer devint ſi furieuſe, que dans ſon Reflus elle auroit tout emporté ce que nous

nous venions de ſauver, ſi nos Camarades n'avoient eû ſoin de tranſporter à trois différentes fois ce qu'ils avoient crû ſauver dès la prémiére. Cela ne ſuffiſoit pas ; il falloit ſonger à tirer notre voiture, & empêcher qu'elle ne pût être emportée par les flots ; la peine que nous eûmes à la mettre à ſec n'eſt pas concevable, & nous n'en vìnmes à bout que vers les dix heures du matin; elle étoit fort maltraitée & demandoit une réparation conſidérable. Nous remîmes au lendemain, à la racommoder, nous fîmes du feu pour ſécher nos hardes, enſuite nous mangeâmes un morceau pour nous rétablir de la fatigue que nous avions eſſuïée toute la nuit. Dès le matin le Charpentier & tous ceux qui étoient en état de l'aider travaillérent à remettre les choſes en état, & une partie de nos gens furent à la découverte du Canot, mais inutilement, & ce fut envain que nous reſtâmes pluſieurs jours dans cet endroit pour en apprendre

des nouvelles. La veille de nôtre départ, nous tuâmes deux Renards qui nous aidérent à ménager nos provisions ; dans une situation pareille à la nôtre il falloit profiter de tout, aussi la crainte de mourir de faim nous empêcha-t'-elle de laisser échapper aucune occasion de prolonger notre vie.

Le sept du mois, nous partîmes dès la pointe du jour, avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin ; Vers dix heures nous mangeâmes nos deux Renards, cinq heures après le tems se couvrit, & le Vent augmentant avec la Mer, il fallut chercher un Havre, mais il n'y en avoit point. Nous fûmes donc obligés de tenir le Large & de mettre nos voiles au Vent pour nous soutenir. La nuit avançoit, une Pluyë mêlée de Grêle qui survint tout-à-coup eut bientôt fermé le jour, le Vent nous poussoit avec une telle véhémence que l'on avoit peine à gouverner, & nôtre Chaloupe avoit eû

trop d'aſſauts pour être en état de ſoutenir contre un pareil tems. Il fallut cependant céder aux conjonctures.

Au fort du danger nous fûmes jettés dans une Baye où le Vent nous tourmentoit encore, & où il n'étoit pas poſſible de trouver un débarquement ; notre ancre ne pouvoit tenir dans aucun endroit, le mauvais tems augmentoit à chaque minute, & notre Chaloupe aïant été pouſſée violemment contre quelques Battures, nous crûmes que nous n'avions pas une heure à vivre.

Nous eſſaïames pourtant, en jettant à la Mer une partie de ce qui chargeoit la Chaloupe, de retarder l'inſtant de notre perte. A peine avions-nous fini cet ouvrage, que nous nous trouvâmes environnés de Glaces; cette circonſtance redoubloit d'autant plus notre crainte, que ces Glaces étoient furieuſement agitées, & qu'elles ſe briſoient contre nous ; je ne puis nous apprendre où elles nous pouſ-

pouſſérent, mais je n'exagérerai point en vous diſant que les divers mouvemens qui nous agitérent pendant cette nuit ſont audeſſus de toute expreſſion. L'obſcurité augmentoit l'horreur de notre état, chaque coup de Vent ſembloit nous annoncer notre mort ; j'exhortois tout le monde à ne pas deſeſpérer de la Providence, & en même tems à ſe mettre en état d'aller rendre compte à Dieu d'une vie qu'il ne nous avoit accordée que pour le ſervir, & je leur repréſentai qu'il étoit le maître de nous l'ôter quand il lui plairoit.

Enfin le jour parut, & nous tachâmes de gagner entre les Roches le fond de la Baye où nous fûmes un peu plus tranquilles ; chacun de nous ſe regardoit comme échappé des portes du Trépas & rendit grace à la Main toute puiſſante qui nous avoit conſervés au milieu du danger le plus éminent.

Quelques efforts que nous fiſſions, nous ne pûmes approcher terre : l'eau

l'eau étoit trop baſſe pour porter la Chaloupe ; il fallut jetter l'ancre, & nous fûmes obligés pour aller à terre de nous mettre dans l'eau en pluſieurs endroits juſqu'à la ceinture, & partout juſqu'à la jarretière. Nous avions porté avec nous la chaudière, & de la farine pour faire de la colle. Après avoir pris quelque nourriture, nous ſongeâmes à ſécher nos habits, afin de partir le lendemain. Dans quelque jours je vous marquerai la ſuite de notre deſaſtre, & je n'attendrai pas votre Réponſe ; Je ſuis avec toute l'amitié poſſible

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 23. Fevrier
1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre Cinquième.

MON TRES CHER FRERE.

IL n'y a pas huit jours que je vous écrivis ma quatrième Lettre, je me ſouviens que je vous promis ſur la fin que je ne tarderois pas à vous envoïer la cinquième, je vous tiens pa-

parole & je continuë ma Relation.

Le Froid augmenta ſi fort pendant la Nuit, que toute la Baye fut glacée, & notre Chaloupe priſe de tous côtés, envain eſpérames-nous que quelque coup de Vent la détacheroit, le Froid devint plus violent de jour en jour, les Glaces ſe fortifiérent, & nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de mettre à terre le peu de choſes qui n'avoient pas été jettées à la Mer, & d'apporter nos Vivres auprès de nous. Nous fîmes des Cabanes que nous couvrîmes de branches de Sapin; le Capitaine & moi étions aſſez au fait de la maniére de les conſtruire, auſſi la nôtre fut-elle une des plus commodes: Les Matelots élevérent la leur à côté de nous; & nous conſtruiſîmes pour mettre les Vivres, un petit endroit où perſonne ne pouvoit entrer qu'en préſence de tous les autres. C'étoit une précaution néceſſaire, & pour prévenir les ſoupçons qui auroient pû naître contre ceux qui en auroient eû

eû la direction, & pour empêcher que quelqu'un ne consumât en peu de jours ce qui devoit nourrir longtems plusieurs personnes.

Voici quels étoient les meubles des Appartemens que nous nous étions construits : Le pot de fer dans le quel on faisoit chauffer la gaudron nous servoit de chaudiére ; nous n'avions qu'une seule hache,encore manquions-nous de pierre propre à l'affiler ; & pour tout préservatif contre le froid, nous n'avions que nos habits & des couvertures à demi brûlées. Un de ces meubles venant à nous manquer, il falloit nécessairement périr. Sans le pot il nous étoit impossible de rien faire cuire pour nous sustenter, sans la hache nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu, & sans nos couvertures toutes mauvaises qu'elles étoient il n'y avoit pas moïen de résister pendant la nuit au froid excessif qu'il faisoit.

Cet état est bien affreux, me direz-vous, & l'on n'y peut rien ajoûter;

ter; pardonnez-moi mon cher frére, car dans quelque tems il vous paroîtra incroïable, ſon horreur doit augmenterà chaque ligne, & j'en ai beaucoup à vous écrire avant que d'arriver au comble de la miſére où je me ſuis vû réduit.

Toute notre reſſource étoit de pouvoir prolonger nos jours juſqu'à la fin du mois d'Avril, & d'attendre que les Glaces fuſſent fonduës afin de pouvoir avec notre Chaloupe achever notre Voïage : le hazard ſeul pouvoit nous apporter du ſecours dans cet endroit ; ç'auroit été nous flatter que d'éſpérer qu'il nous en vînt aucun. Dans cette conjoncture il étoit néceſſaire d'éxaminer mûrement ce que nous avions de Vivres, & d'en régler la diſtribution de telle ſorte, qu'ils puſſent durer juſqu'à ce tems. Nous réglâmes donc notre Nourriture de la maniére ſuivante : le matin nous faiſions boüillir dans de la Neige fonduë deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la boul-

lie à l'eau ; le ſoir nous cuiſions de la même façon environ le même poids de viande ; nous étions dix-ſept, & par conſéquent chacun de nous avoit environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'étoit pas queſtion de pain ni d'autre choſe. Une fois la ſemaine ſeulement nous mangions des Poix aulieu de viande ; & quoique nous n'en priſſions chacun que plein un cuëillière à bouche ; c'étoit en vérité le meilleur de nos repas. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devions prendre ; il falloit encore régler quelles ſeroient nos occupations. Nous entreprîmes Léger, Baſile, & moi de couper quelque tems qu'il fît, tout le bois néceſſaire ; quelques uns ſe chargérent de le porter ; & d'autres s'offrîrent à écarter la Neige, ou plutôt à en diminüer l'épaiſſeur ſur la route que nous prendrions pour aller dans la Forêt.

Vous ſerez peut-être ſurpris de ce que je me chargeai de couper le bois,

cet

cet exercice ne vous ſemble pas fait pour moi, & peut-être croïez-vous qu'il eſt au deſſus de mes forces; vous avez raiſon dans un ſens; mais en faiſant réflexion que les exercices violents ouvrent les pores, & donnent paſſage à quantité d'humeurs qu'il ſeroit dangereux de laiſſer croupir dans le ſang, vous comprendrez facilement que c'eſt à ces exercices que je dois ma conſervation, j'ai toujours eû la précaution de me fatiguer extraordinairement lorſque je me ſuis ſenti appéſenti; ou attaqué de la fiévre; & ſurtout lorſque jai crû être ſurpris du mauvais air. J'allois donc tous les jours au Bois, & malgré les efforts que l'on faiſoit pour écarter la Neige, nous y entrions ſouvent juſqu'à la ceinture. Ce n'étoit point là la ſeule incommodité que nous recevions dans cet exercice: les bois qui ſe trouvoient à notre portée étoient fort branchus, & tellement chargés de Neige, qu'aux prémiers coups de hache, elle abbattoit celui qui les

avoit donnés, nous étions tous trois alternativement abbatus, & ſouvent nous tombions chacun deux ou trois fois; alors nous continuïons l'ouvrage, & quand par des ſecouſſes réïtérées l'arbre ſe trouvoit déchargé de neige, nous l'abbattions, le mettions en piéces, & revenions tous les trois à la Cabanne avec chacun notre charge: pour lors nos Camarades alloient chercher le reſte, ou plutôt ce qu'il en falloit pour toute la journée; Nous trouvions ce métier là bien dur, mais il falloit abſolument le faire, & quoique la fatigue fût extrême, il y avoit tout à craindre ſi nous négligions de la prendre avec la même aſſiduité; elle augmentoit de jour en jour, car à force d'abbattre du bois, nous étions obligés d'en aller chercher plus loin, & conſéquemment de frayer une route plus longue. Nôtre foibleſſe devenoit plus grande à proportion que notre travail étoit plus fort. Des branches de Sapin jettées indifférem-
ment

ment nous ſervoient de lit, la Vermine nous rongeoit, car nous n'avions pas de quoi changer de linge, la fumée & la Neige nous cauſoient aux yeux des douleurs incroïables, & pour comble de maux nous ne pouvions aller à la ſelle, & nous avions un flûs d'urine qui ne nous donnoit pas un moment de relâche. Je laiſſe aux Médecins à examiner d'où ces deux incommodités pouvoient provenir; quand nous en aurions ſçû la cauſe, cette connoiſſance ne nous auroit ſervi de rien; il eſt aſſez inutile de découvrir le ſource d'un mal quand on n'eſt pas à portée d'y trouver aucun reméde.

Le vingt-quatre Décembre, nous fîmes ſécher les ornemens de la Chapelle, nous avions encore un peu de vin, je le fis dégéler, & le jour de Noel, je célébrai la Meſſe; lorſqu'elle fut finie, je prononçai un petit diſcours pour exhorter nos gens à la patience. C'étoit une eſpéce de paralelle de ce qu'avoit ſouffert le Sauveur

veur du Monde, avec ce que nous ſouffrions ; & je finis en leur recommendant d'offrir leurs peines au Seigneur, & en les aſſurant que cette offrande étoit un tître pour en obtenir la fin & la récompenſe. On exprime beaucoup mieux les maux que l'on ſent que ceux qu'on voit ſentir aux autres. Mon diſcours eut l'effet que j'en attendois, chacun reprit courage, & ſe réſigna à ſouffrir juſqu'à ce qu'il plairoit à Dieu de nous appeller à lui, ou de nous tirer du danger.

Le prémier Janvier une Pluye conſidérable qui tomba tout le jour, & dont il nous fut impoſſible de nous garantir, nous mit dans le cas de nous coucher tout moüillés, & la nuit un Vent de Nord très violent nous gêla pour ainſi dire dans notre Cabane, briſa toutes les Glaces de la Baye, & les emporta avec notre Chaloupe ; un nommé Foucault nous apprit cette triſte nouvelle par un grand cris, nous cherchâmes inutilement à découvrir

l'en-

l'endroit où la Chaloupe avoit été poussée, jugez de nôtre consternation; cet accident mettoit le comble à notre infortune, & nous ôtoit toute espérance de la voir finir; j'en sentois toutes les conséquences; je voïois le desespoir s'emparer de tout notre monde; les uns vouloient manger tout d'un coup ce que nous avions de nourriture & aller ensuite mourir au pied d'un arbre; les autres ne vouloient plus travailler, & disoient pour justifier leurs refus qu'il étoit inutile de prolonger leurs peines, puisqu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pûssent éviter de mourir. Quelle situation, mon cher frére, le cœur le plus barbare en seroit touché, je verse des larmes en vous la dépeignant, & je vous connois trop sensible aux maux des autres pour penser que nous lisiez ma Lettre sans en être attendri;

J'eus besoin de rapeller toutes mes forces pour m'opposer aux résolutions de mes Camarades; les meil-

leures raiſons que je leur alléguois, ſembloient les impatienter, & leur faire ſentir d'avantage le triſteſſe de leur état. La douceur avec la quelle j'eſpérois pouvoir les détourner de leur deſſein ne produiſant aucun effet, je pris un ton que mon Caractére authoriſoit; je leur dis avec une force dont ils furent ſurpris, que
„ Dieu étoit ſans doute irrité contre
„ nous, qu'il meſuroit les maux qú'il
„ nous envoïoit, aux crimes dont
„ nous nous étions autrefois rendus
„ coupables; que ces crimes étoient
„ ſans doute bien énormes, puis-
„ que la punition en étoit des plus ri-
„ goureuſes, & que le plus grand
„ de tous étoit notre deſeſpoir qui,
„ s'il n'étoit bientôt ſuivi du repen-
„ tir, deviendroit irrémiſſible. Que
„ ſçavez-vous, mes fréres, continu-
„ ai-je, ſi vous ne touchéz pas à la
„ fin de votre pénitence? le tems des
„ plus grandes ſouffrances eſt celui
„ de la plus grande miſéricorde:
„ ne vous en rendez pas indignes par
„ vos

„ vos murmures; le prémier devoir
„ du Chrétien eſt de ſe ſoûmettre a-
„ veuglément aux ordres de ſon
„ Créateur; & vous, Cœurs rebelles,
„ vous voulez lui réſiſter, vous vou-
„ lez perdre en un inſtant le fruit
„ des maux que Dieu ne vous en-
„ voye que pour vous rendre dignes
„ des biens qu'il deſtine à ſes En-
„ fans; vous voulez devenir homi-
„ cides; & pour vous ſouſtraire à
„ des ſouffrances paſſagéres, vous
„ ne craignez pas de vous précipiter
„ dans des tourmens qui n'ont de
„ bornes que l'Eternité. Suivez
„ donc votre criminelle réſolution,
„ accompliſſez votre horrible deſ-
„ ſein, j'ai fait mon devoir; c'eſt à
„ vous à penſer que vous étes per-
„ dus pour toujours. J'eſpére ce-
„ pendant, ajoutai-je, que parmi
„ vous, il y aura du moins quelques
„ ames aſſez attachées à la Loi de leur
„ Dieu, pour avoir égard à ma re-
„ montrance, & qu'elles ſe join-
„ dront à moi pour lui offrir leurs

„ peines, & pour lui demander la „ force de les ſoutenir.

Lorſque j'eus fini, je voulus me retirer, mais tous nos gens m'arrêtérent, & me priérent de leur pardonner l'excès du deſeſpoir dans lequel ils étoient tombés, ils me promîrent en verſant un torrent de larmes, qu'ils n'irriteroient plus le Ciel par leurs murmures ou leur impatience, & qu'ils alloient redoubler leurs efforts pour ſe conſerver une vie qu'ils reconnoiſſoient tenir de Dieu ſeul, & dont ils n'étoient pas maitres de diſpoſer. A l'inſtant chacun reprit ſon occupation ordinaire ; je fus dans la Forêt avec mes deux Camarades, & les autres, lorſque nous fûmes revenus, allérent chercher le bois que nous avions coupé. Quand tout le monde fut raſſemblé je dis qu'aïant encore du vin pour deux ou trois Meſſes, il étoit à propos d'en célébrer une pour demander au St. Eſprit les forces & les lumiéres dont nous avions beſoin. Le Tems s'éclaircit le cinq de Jan-

Janvier; je choifis ce jour-là pour dire la Meffe; j'avois à peine fini, que Mr. Vaillant, & le Maître-Valet homme fort & vigoureux nommé Foucault, nous communiquérent la réfolution qu'ils avoient prife d'aller à la découverte de la Chaloupe. Je loüai beaucoup leur zèle de s'expofer ainfi pour le falut de leurs Compagnons. Dans quelque fituation que l'on foit on aime toujours à s'entendre loüer; l'amour propre ne nous quitte qu'avec la vie. Il n'y avoit pas encore deux heures que ces hommes étoient partis, lorfqu'on les vît revenir avec un air de fatisfaction qui fit croire qu'ils avoient quelque bonne nouvelle à nous apprendre; cette conjecture ne fut pas fauffe, car Mr. Vaillant dit qu'après avoir marché pendant une heure avec Foucault, ils avoient apperçu au bord du Bois une petite Cabane, & deux Canots d'écorce, qu'y étant entrés, ils y avoient trouvé de la graiffe de Loup-Marin, & une hache qu'ils apportoient, & que l'impatien-

ce d'annoncer cette nouvelle à leurs Camarades les avoit empêchés d'aller plus loin. J'étois dans le Bois lorſqu'ils revînrent, le Sr. de Senneville accourrut pour m'annoncer la découverte que Mr. Vaillant & Foucault venoient de faire; je me dépêchai de retourner à la Cabanne, & je priai nos deux hommes de me détailler ce qu'ils avoient vû: ils me répétérent tout ce qu'ils avoient dit aux autres; chaque mot répendoit l'eſpérance & la joye dans mon cœur. Je ſaiſis cette occaſion pour exalter les ſoins de la Providence ſur ceux qui s'y abbandonnent entièrement, & j'exhortai tout le monde à rendre grace à Dieu de la faveur qu'il venoit de nous faire: Plus on eſt près du précipice, & plus on a de reconnoiſſance envers ſon Libérateur; vous pouvez penſer ſi la nôtre fut vive: peu de jours auparavant nous nous croïons perdus ſans reſſource, & lorſque nous deſeſpérions de recevoir aucun ſecours, nous apprenions qu'il y avoit des Sauvages dans

dans l'Isle, & que vers la fin de Mars, ils pourroient nous ſecourir lorſqu'ils reviendroient à leur Cabane pour reprendre leurs Canots.

Cette découverte renouvella le courage de ceux qui l'avoient faite ; ils partîrent le lendemain, remplis de cette confiance que donnent les prémiers ſuccès ; ils comptoient retrouver notre Chalouppe, leur eſpoir ne fut pas trompé ; car après avoir fait un peu plus de chemin que la veille, il l'appercûrent au Large, & en revenant ils trouvérent & prîrent avec eux une malle pleine de hardes que nous avions jettée à l'eau dans cette nuit dont je vous ai parlé.

Le dix, quoique le tems fut très-froid, nous allâmes tous enſemble pour tâcher de mettre notre Chaloupe en ſureté, mais étant pleine de glaces, & celles qui l'environnoient la rendant ſemblable à une petite montagne, il nous fut impoſſible de la tirer à bord ; cent hommes n'en ſeroient venus à bout que très-difficilement,

enco-

encore plusieurs auroient-ils risqué de périr dans cette entreprise. Cet obstacle ne nous causa pas beaucoup de chagrin ; il y avoit apparence que ceux aux quels appartenoient les deux Canots avoient une Chalouppe ; ou bien un autre Bâtiment avec lequel ils avoient traversé, & nous comptions en profiter. Nous reprîmes donc la route de notre Cabanne, à peine eûmes-nous fait cinquante pas que le froid saisit Maître Foucault au point de l'empêcher de marcher ; nous fûmes obligés de le porter, & lorsqu'il fut dans la Cabane il rendit son ame à Dieu.

Le vingt-trois, notre Maitre-Charpentier succomba à la fatigue ; il eut le tems de se confesser ; & mourut en vrai Chrétien.

Quoique beaucoup de nos gens eussent les jambes enflées, nous n'en perdîmes aucun depuis le vingt-trois Janvier jusqu'au seize Février ; l'attente de la fin de Mars nous soutenoit, & nous croïons déja voir arriver ceux de

de qui nous eſpérions notre ſalut; mais Dieu ne vouloit pas que tous profitaſſent du ſecours qu'il nous deſtinoit, les deſſeins de ſa Providence ſont impénétrables, & quoique les effets nous en ſoient contraires, nous ne pouvons ſans blaſphême les accuſer d'injuſtice; ce que nous appellons mal eſt ſouvent un bien ſelon les vuës de notre Créateur; & ſoit qu'il nous récompenſe, ou nous puniſſe, ſoit qu'il nous éprouve par l'infortune ou par la proſperité, nous lui devons toujours des remerciemens.

Adieu, mon cher frére, j'attens de vos nouvelles; ma Lettre eſt aſſez longue: je veux vous laiſſer me plaindre quelque tems; c'eſt un droit que je crois pouvoir exiger de votre amitié.

Je ſuis & ſerai toujours

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frére

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 28. Fevrier 1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre Sixième.

MON TRES CHER FRERE.

JE comptois recevoir de vos nouvelles le quinze ou le dix-huit de ce mois tout au plus tard ; nous ſommes au vingt-cinq, & je n'entends point parler de vous : votre façon de pen-

penſer pour moi ne me permet pas de croire que ce retard ſoit cauſé par du refroidiſſement ou de l'indifférence ; j'aime mieux croire que vous en avez été empêché par des affaires indiſpenſables, & pour vous montrer que je ne vous fais pas un crime de votre ſilence, je me mets une troiſième fois en avance avec vous.

Je finis la dernière Lettre que je vous écrivis par vous dire que nous étions au commencement de Février ſoutenus par l'eſpérance de voir bientôt finir nos peines, mais que Dieu en avoit réſolu autrement ; & c'eſt, mon cher frére ce que je veux vous écrire aujourd'hui.

Le ſeize, le Sr. de Freneuſe notre Capitaine mourut après avoir reçu l'Extrême-Onction. Quelques heures après, le nommé Jerôme Boſſeman ſe confeſſa, & quitta cette vie avec une réſignation admirable.

Vers le ſoir un jeune homme nommé Girard paya le même tribut à la Nature : il y avoit pluſieurs jours qu'il

ſe diſpoſoit à paroître devant Dieu ; un mal de jambes qui lui venoit de s'être chauffé de trop près, l'avoit fait penſer à mettre ordre à ſa conſcience ; je l'aidai dans ce travail : il fit une confeſſion générale, & le repentir qu'il me parut avoir de ſes fautes me fait croire qu'il en a mérité le pardon.

Notre Maître-Cannonier tomba la nuit ſuivante dans une foibleſſe dont il ne revint pas. Enfin un nommé Robert Boſſeman fut attaqué de la maladie qui avoit emporté les autres ; j'eus ſoin de le diſpoſer à faire abjuration ; il étoit Calviniſte, & je vous avouë qu'il ne me fut pas aiſé de le rendre Catholique : heureuſement la bonté de la Cauſe que je deffendois me tint lieu des talens néceſſaires pour la deffendre ; les Prétendus-Réformés ſont bien inſtruits, il faut en convenir ; je fus vingt-fois étonné des raiſonnemens de ce Robert ; quel dommage que le fondement du Calviniſme ſoit appuïé ſur un faux principe ! je m'explique, quel dommage que les Calvini-

viniſtes ne ſoient pas de la Communion Romaine ! Avec quels ſuccès ne deffendroient-ils pas la bonne Cauſe, puiſqu'ils ſoutiennent ſi vigoureuſement la mauvaiſe.

Enfin le Sr. Robert comprit & voulut éviter le danger qu'il y a à mourir dans une autre Croïance que la nôtre. Le vingt-quatre Fevrier il fit abjuration, répéta ſa profeſſion de foi, & alla recevoir dans une meilleure vie le prix des maux qu'il avoit ſoufferts dans celle-ci. A meſure qu'il nous mourroit quelqu'un, nous le mettions dans la neige à côté de la Cabane ; il y avoit ſans doute de l'imprudence à dépoſer nos Morts ſi près de nous, mais nous manquions de courage & de force pour les aller porter plus loin : d'ailleurs notre ſituation ne nous permettoit pas de penſer à tout, & nous ne croyïons pas devoir craindre le voiſinage de ce qui pouvoit nous apporter un air aſſez corrompu pour avancer notre fin ; ou plutôt nous penſions que le froid exceſſif qui dominoit empêcheroit la

corruption de produire ſur nous aucun de ces effets qu'il auroit été naturel d'en craindre dans unc autre ſaiſon.

Tant de morts arrivées en ſi peu de tems répendirent l'allarme partout. Quelque malheureux que ſoit un homme, il n'enviſage qu'avec horreur le moment qui doit mettre fin à ſes peines, en le privant de la vie. Les uns regrettoient leurs Femmes & leur Enfans, & pleuroient ſur l'état de miſére dans le quel leur mort plongeroit leur Famille, les autres ſe plaignoient au Ciel de ſe voir enlever à la vie dans un age où l'on commence ſeulement à en joüir; quelques-uns ſenſibles au charmes de l'Amitié, attachés à leur Patrie, & deſtinés à des Etabliſſemens également agréables & avantageux jettoient des cris qu'il étoit impoſſible d'entendre ſans verſer des larmes: chaque mot qu'ils prononcoient me perçoit le cœur; à peine me reſtoit-il la force de les conſoler: je joignis d'abord mes

mes larmes aux leurs; je ne pouvois ſans injuſtice leur refuſer cette conſolation ni condamner leurs plaintes. Il y avoit du danger à prendre ce parti; & je n'en voiois point de plus convenable que de laiſſer paſſer les effets de leurs prémières réflexions. Les objets de leurs regrets ne les rendoient point coupables, que pouvois-je condamner dans leur douleur? C'eſt vouloir étouffer la Nature que de lui impoſer ſilence dans une occaſion où elle ſeroit mépriſable ſi elle étoit inſenſible.

Les circonſtances dans les quelles nous nous trouvions, ne pouvoient être plus facheuſes; ſe voir mourir, voir mourir ſes amis ſans etre en état de les ſecourir, être incertain du ſort des treize perſonnes dont le Canot avoit été briſé, ne pas douter que les vingt-quatre du Vaiſſeau ne fuſſent pour le moins auſſi malheureux que nous; être mal nourris, mal vêtus, fatigués, incommodés des jambes, rongés par la Vermine, aveuglés con-

tinuellement ou par la Neige ou par la fumée : voilà notre état, chacun de nous étoit l'image de la Mort, nous frémiſſions en nous regardant ; & ce qui ſe paſſoit en moi juſtifioit les plaintes de mes Camarades.

Plus la douleur eſt violente, moins elle dure, & l'expreſſion manque plutôt aux maux extrêmes qu'aux médiocres.

Dès que je les vis plongés dans ce ſilence qui ſuit ordinairement les pleurs qu'un grand malheur fait répendre, & qui eſt la marque d'une plus douleur exceſſive ; jéſſaïai de les conſoler, & voici à-peu-près ce que je leur dis :

„ Je ne puis condamner vos plain-
„ tes, mes cher Enfans, & Dieu les
„ écoutera ſans doute favorablement :
„ Nous avons pluſieurs fois dans no-
„ tre malheur ſenti des effets de
„ ſes bontés. Notre Chaloupe ou-
„ verte de tous côtés, & toutes fois
„ ſoutenuë & conſervée pendant la
„ nuit de notre Naufrage ; la réſo-
„lution

„ lution des vingt-quatre hommes qui
„ se sont sacrifiés pour notre salut ; &
„ sur tout la découverte des deux Ca-
„ nots sauvages, sont des événemens
„ qui prouvent manifestement la pro-
„ tection que Dieu nous accorde. Il
„ ne nous distribuë ses faveurs que
„ par degrés, il veut avant d'y mettre
„ le comble que nous nous en ren-
„ dions dignes par notre résignation
„ à souffrir les maux qu'il lui plaira de
„ nous envoïer. Ne des espérons pas
„ de sa Providence, elle n'abandon-
„ ne jamais ceux qui se soumettent
„ entiérement à ses volontés. Si Dieu
„ ne nous délivre pas en un instant,
„ c'est qu'il juge à propos de se ser-
„ vir pour cet effet de moïens qui
„ paroissent naturels ; il a déja com-
„ mencé en conduisant le Sieur Vail-
„ lant & Maître Foucault vers le lieu
„ où sont les Canots, soïons sûrs qu'il
„ voudra bien achever cet ouvrage.
„ Pour moi je ne doute pas qu'il ne
„ destine ces Canots à notre délivran-
„ ce. Ce secours, mes chers Enfans, ne

„ peut tarder à nous être offert, nous
„ touchons au mois de Mars, c'eſt
„ le tems au quel les Sauvages vien-
„ dront prendre leurs Canots, le
„ terme n'eſt pas long, ayons patien-
„ ce, & redoublons d'attention pour
„ découvrir l'arrivée de ceux dont
„ nous eſpérons du ſecours. Ils ont
„ ſans doute une Chaloupe; prions
„ Dieu qu'il les diſpoſe à nous y don-
„ ner place, il tient en ſes mains les
„ cœurs de tous les Hommes il
„ attendrira pour nous ceux de ces
„ Sauvages, il excitera leur compaſ-
„ ſion en notre faveur, & notre con-
„ fiance en ſes bontés joint au ſacri-
„ fice que nous lui ferons de nos pei-
„ nes nous méritera ce que nous lui
„ demandons.

Alors je me jettai à genoux, & récitai quelques priéres qui convenoient à notre ſituation, & à nos beſoins; tout le monde m'imita, & perſonne ne penſa plus à ſes maux que pour les offrir à Dieu. Nous fûmes aſſez tranquilles jusqu'au cinq de Mars; nous voyïons

voyïons avec joye approcher le moment de notre délivrance, nous comptions y toucher, mais Dieu vouloit encore nous affliger, & mettre notre patience à de nouvelles épreuves.

Le ſix Mars jour des Cendres vers deux heures après minuit, une groſſe Neige pouſſée par un Vent de Nord très violent mit le comble à notre malheur ; elle tomboit en ſi grande quantité, qu'elle remplit bien-tôt notre Cabane, & nous obligea de paſſer dans celle des Matelots où elle n'entroit pas moins que dans la nôtre, mais comme elle étoit plus grande, nous y étions plus au large ; notre feu fut éteint, il n'y avoit pas moïen d'en faire, & pour nous échauffer nous n'avions que la reſſource de nous mettre tous enſemble & de nous ſerrer les uns auprès des autres. Nous paſſâmes donc dans la Cabane des Matelots le Mercredi vers huit heures du matin, nous y portâmes nos couvertures, &un petit Jambon crû que nous mangeâmes auſſitôt que

nous y fûmes entrés ; nous jettâmes ensuite la Neige dans un coin de la Cabane, nous étendîmes, la grande converture par terre, nous nous mîmes tous dessus, & les lambeaux des petites servîrent à nous garantir de la neige, beaucoup plus que du froid. Nous restâmes dans cet état sans feu, & sans boire ni manger autre chose que de la Neige jusqu'au Samedy matin.

Je pris alors la résolution de sortir quelque froid qu'il fit pour tâcher d'apporter un peu de bois & de la farine pour faire de la colle. Il y alloit de la vie à ne pas s'exposer pour chercher du secours contre le froid & contre la faim ; j'avois vû mourir pendant les trois jours & les trois nuits que nous avions passés dans la Cabane des Matelots quatre ou cinq Hommes dont les jambes & les mains étoient entiérement gelées : nous étions bien heureux de n'avoir pas été surpris de la même façon, car le froid fut si vif le Mercredy, le Jeudy & le Ven-

Vendredi, que l'homme le plus dur ſeroit mort infailliblement s'il étoit ſeulement ſorti de la Cabane pendant dix minutes. Nous en jugerez par ce que je vais vous dire: le tems s'étant un peu radouci le ſamedi, je me déterminai à ſortir; Leger, Baſile, & Foucault voulûrent me ſuivre, nous ne mîmes pas plus d'un quart d'heure à aller prendre de la farine, & cependant Baſile & Foucault eurent les pieds & les mains gelées dans cette ſortie, & mourûrent peu de jours après.

Il ne nous fut pas poſſible d'aller juſqu'au Bois, la Neige le rendoit inacceſſible, & nous aurions riſqué de nous perdre ſi nous avions voulu forcer cet obſtacle. Nous fûmes donc obligés de faire notre colle à froid, chacun de nous en eut environ trois onces, & penſa païer de ſa vie ce petit ſoulagement, car pendant toute la nuit nous fûmes tourmentés par une ſi cruelle altération, & dévorés par une ardeur ſi violente, que nous

nous

nous croïons à tout moment ſur le point d'en être conſumés.

Le dimanche dix, Meſſieurs Fürſt, Leger & moi, nous profitâmes du tems qui étoit aſſez beau, pour aller chercher un peu de bois; nous étions les ſeuls en état de marcher, mais peu s'en fallut que le froid que nous endurâmes, & la fatigue qu'il nous fallut eſſuïer en écartant la neige, ne nous réduiſiſſent dans le même état que les autres: heureuſement nous tînmes bon contre l'un & l'autre, nous apportâmes du bois, nous fîmes du feu, & avec de la neige & fort peu de farine nous eûmes une colle fort-claire qui nous deſaltéra tant-ſoit-peu.

Tout le bois que nous avions apporté fut conſumé vers huit heures du ſoir, & cette nuit fut ſi froide que le Sr. Vaillant pére fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penſer à Mrs. Fürſt, Léger, & à moi qu'il étoit à propos de retourner dans notre Cabanne, elle étoit plus petite

&

& parconſéquent plus chaude que celle des Matelots, il ne tomboit plus de Neige, & il n'y avoit point d'apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fut notre foibleſſe; nous entreprîmes de jetter dehors de notre prémière demeure les Glaces & la Neige dont elle étoit remplie; nous y portâmes des nouvelles branches de Sapin pour nous ſervir de lit; nous allâmes chercher du bois, & fîmes grand feu au dedans & au dehors de la Cabane pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage qui nous avoit beaucoup fatigués, nous fûmes chercher nos Compagnons, je portai les Sieurs de Senneville & Vaillant fils qui avoient les jambes & les mains gelées: Monſieur le Vaſſeur, Baſile & Foucault moins incommodés que les autres tâchérent de ſe trainer ſans ſecours; nous les couchâmes ſur les branches que nous avions préparées, & pas un d'eux n'en ſortit qu'après ſa mort.

Le dix-ſept Baſile perdit connoiſſance & mourut le dix-neuf.

Foucault qui étoit d'une conſtitution robuſte & qui avoit de la jeuneſſé ſouffrit une violente agonie; les mouvemens qu'il ſe donnoit pour ſe deffendre contre la Mort nous faiſoient trembler; & je n'ai guéres vû de ſpectacle plus horrible. Je tachai de m'acquitter de mon devoir dans ces triſtes occaſions, & j'eſpére de la Bonté Divine que mes ſoins n'auront pas été inutiles au Salut de tous ces Mourans.

Nos Vivres commençoient à tirer a leur fin, nous n'avions plus de farine; il nous reſtoit à peine dix livres de Poix; nous n'avions pas ſept livres de chandelles, ni autant de Lard, & le Jambon qui nous reſtoit ne péſoit tout au plus que trois livres. Il étoit tems de penſer à chercher d'autres moïens de vivre; nous allâmes donc Leger & moi, car Mr. Fürſt notre ſecond Capitaine étoit hors d'état de ſortir, chercher à Mer baſſe des coquil-

quillages; le tems étoit aſſez beau, nous marchâmes près de deux heures dans l'eau juſqu'aux genoux, & nous trouvâmes enfin ſur un Ban de ſable des eſpéces d'Huîtres dont la coquille eſt unie; nous en apportâmes le plus qu'il nous fut poſſible, elles étoient bonnes, & toutes les fois que le tems & la Mer le permettoient nous en allions faire proviſion; mais elles nous coutoient bien cher, car en arrivant à la Cabane nos pieds & nos mains étoient également enflés & preſque gelés. Je ne me diſſimulois pas le danger qu'il y avoit à reïtérer trop ſouvent cette ſorte de pêche; j'en ſentois les conſéquences, mais que faire? il falloit vivre ou plutôt retarder de quelques jours le moment de notre mort.

Nos Malades empiroient tous les jours; la Cangrêne s'étoit miſe dans leur jambes, & perſonne ne pouvoit les panſer; je me chargeai de ce ſoin;

il étoit de mon devoir de donner l'exemple de cette Charité qui eſt la baze de notre ſainte Religion ; je fus pourtant combattu quelques momens entre le mérite de remplir mes obligations, & le danger qu'il y avoit à m'en acquitter ; Dieu me fit la grace de triompher de ma répugnance ; mon devoir l'emporta, & quoique le tems auquel je panſois les playes de mes Camarades fût pour moi le plus cruel de la journée ; jamais je ne rallentîs les ſoins que je leur devois. Je vous détaillerai dans ma ſeptième Lettre de quelle nature étoient leurs playes ; & vous jugerez ſi la répugnance que j'avois eûë d'abord à les panſer étoit bien fondée ; ou plutôt vous verrez ſi elle n'étoit pas excuſable à la prémiere réflexion. Je fus bien récompenſé de mes peines ; la réconnoiſſance de nos Malades n'eſt pas concevable ; ,, Quoi, me diſoit l'un, ,, vous vous expoſez à la mort pour ,, nous conſerver à la vie ; laiſſez-

,, nous

„ nous à nos douleurs ; vos ſoins
„ peuvent bien les adoucir, mais ils
„ ne les diſſiperont jamais. Retirez-
„ vous, me diſoit l'autre, & ne pri-
„ vez pas ceux qui ne doivent point
„ mourir de la conſolation de vous
„ avoir avec eux ; aidez-nous ſeule-
„ ment à nous mettre en état d'aller
„ rendre compte à Dieu des jours
„ qu'il nous a laiſſés, & fuïez enſuite
„ l'air corrompu que l'on reſpire
„ auprès de nous.

Vous jugez bien que leurs inſtances furent de nouveaux liens qui m'attachérent auprès d'eux, elles augmentoient le plaiſir que l'on ſent à faire ce que l'on doit, & me donnoient les forces & le courage dont j'avois beſoin.

Adieu, mon frére; je n'ai pas le tems de vous en dire davantage; d'ailleurs je ſuis bien aiſe de recevoir de vos nouvelles avant de finir ma Relation, & d'apprendre l'effet que mes

trois dernières Lettres auront produit ſur votre cœur, & ſur celui des Perſonnes aux quelles vous les aurez fait lire. Je ſuis toujours avec la même amitié

MON CHER FRÈRE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 28. Mars
1742.

VOYA-



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre Septième.

MON TRES CHER FRERE.

JE ſuis bien aiſe de voir que vos occupations aïent été les ſeules cauſes de votre ſilence ; je n'en n'ay jamais ſoupçonné d'autres, & je vois avec plaiſir que je ne me ſuis pas trom-

trompé. Mes trois derniéres Lettres vous ont, dites-vous, autant touché que les précédentes, & ont augmenté la curioſité de ceux qui les ont vûës ; cela me flatte beaucoup, & m'engage à me dépêcher de vous envoïer le reſte de ma Relation ; j'eſpére que vous en aurez la fin, vers le dix-huit du mois de May à moins que je ne ſois obligé de faire quelque voïage auparavant ; quoiqu'il en ſoit, vous pouvez compter que ce ſera le plutôt que je pourrai.

Je vis bien que nos Malades ne pouvoient éviter la mort ; ils ſe ſentoient eux mêmes ; & quoiqu'ils y paruſſent diſpoſés, je ne me crus pas diſpenſé de les ſervir dans les derniers jours de leur vie. Je faiſois ſoir & matin la priére auprès d'eux ; enſuite je les confirmois dans la ſoumiſſion qu'ils avoient à la volonté du Ciel. „ Offrez vos ſouffrances à Jeſus-Chriſt, „ leur diſois-je, elles vous rendront „ dignes de recüeillir le fruit du ſang „ qu'il a verſé pour le ſalut du Genre

„ re Humain ; cet Homme-Dieu eſt
„ le parfait modéle de cette patience
„ & de cette réſignation que j'admi-
„ re en vous ; votre exil eſt ſur le
„ point de finir, & quelles graces
„ n'avez-vous pas à rendre au Sei-
„ gneur de vous avoir fourni par un
„ Naufrage les plus ſûrs moïens d'ar-
„ river au Port du Salut ! Vous laiſ-
„ ſez, il eſt vray, des Femmes qui at-
„ tendent tout de vous, mes chers a-
„ mis, vous laiſſez des Enfans dont
„ l'établiſſement devoit être votre ou-
„ vrage, mais eſpérez en Dieu, c'eſt
„ un bon Pére, il n'abbandonne ja-
„ mais les Siens, & ſoïez ſûrs qu'en
„ vous appellant à lui, il n'oubliera
„ pas qu'il vous enléve à des Familles
„ qui auront beſoin après votre mort
„ des ſoins de ſa Providence. Il a pro-
„ mis lui-même d'être le ſoutien de
„ l'Orphelin & de la Veuve, ſa parole
„ eſt ſtable, ſes promeſſes ne ſont ja-
„ mais ſans effets, & par vos ſouf-
„ frances vous meritez particulière-
„ ment qu'il jette ſur vos Femmes &

„ ſur vos Enfans un regard favora-
„ ble, & qu'il faſſe pour eux beau-
„ coup plus que nous n'auriez fait
„ vous-mêmes.

Ces pauvres Moribonds ne me répondoient qu'en m'aſſurant que toute leur eſpérance étoit en Dieu, & qu'elle étoit ſi ferme qu'ils ſe voïoient prêts à quitter le monde ſans penſer à ceux qu'ils y laiſſoient que pour les recommender à ſa Divine protection.

Lorſque j'avois fini de leur parler des choſes ſpirituelles, je ſongeois à panſer leurs playes; je n'avois que de l'urine pour les nettoïer; je les couvrois enſuite de quelques morceaux de linge que je faiſois ſécher, & quand il me falloit ôter ces linges, j'étois ſûr d'enlever en même tems des lambeaux de chair qui par leur corruption répendoient un air infecté aux environs même de la Cabane.

Au bout de douze jours il ne reſta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étoient détachés & leurs mains étoient entièrement décharnées.

nées. J'étois obligé de les panſer à pluſieurs repriſes, l'infection qui en ſortoit étoit ſi grande qu'il me falloit prendre l'air à chaque inſtant pour n'en n'être point ſuffoqué. Ne croïez pas, mon cher frére, que je vous en impoſe, Dieu m'eſt témoin que je n'ajoûte rien à la vérité, & que la choſe eſt encore plus horrible que je ne puis vous la dépeindre. Les expreſſions ſont au-deſſous d'une ſituation pareille à celle où je me trouvois àlors. Que de choſes touchantes n'aurois-je pas à vous dire, ſi je voulois vous rapporter les diſcours de ces pauvres malheureux! je tachois ſans ceſſe de les conſoler par l'eſpérance d'une récompenſe éternelle, & je joignois ſouvent mes larmes à celles que je leur voïois répendre.

Le prémier Avril le Sieur Leger prit le chemin de l'endroit où étoient les Canots ſauvages, & je fus au Bois vers huit heures du matin: Je me repoſois ſur un arbre que j'avois

abbattu, lorſqu'il me ſembla entendre un coup de fuſil; comme nous avions pluſieurs fois oui le même bruit, & qu'il ne nous avoit pas été poſſible de découvrir ni d'où il partoit, ni ce que c'étoit, je n'y fis pas grande attention. Vers dix heures je revins à la Cabane pour prier Mr. Fürſt de venir m'aider à apporter ce que j'avois coupé de bois; je lui contois en marchant ce que j'avois crû entendre, & je regardois en même tems ſi je ne verrois pas revenir Mr. Leger. Nous avions à peine fait deux cens pas, que j'apperçus pluſieurs perſonnes; je courrus à leur rencontre, & Mr. Fürſt ſe dépêcha d'aller apprendre cette heureuſe nouvelle à nos Malades. Lorſque je fus à portée de diſtinguer les objets, je vis un Sauvage avec une femme que Mr. Leger nous amenoit. Je parlai à cet homme, il me répondit, & me fit enſuite pluſieurs queſtions aux quelles je ſatisfis comme je le devois. A la vûë de notre Cabane il parut ſurpris & touché de l'ex-

l'extrémité dans la quelle nous étions réduits; il nous promit que le lendemain il reviendroit , qu'il iroit à la Chaſſe, & qu'il nous apporteroit le gibier qu'il auroit tué.

Nous paſſâmes la nuit dans cette attente, & nous rendions à chaque inſtant grace au Ciel du ſecours qu'il venoit de nous envoïer. Le jour parut, & ſembloit nous apporter le ſoulagement qui nous avoit-été promis la veille; mais notre eſpérance fut trompée: la matinée ſe paſſa, & le Sauvage ne tint point ſa parole. Quelques-uns ſe flattoient qu'il pourroit venir après midi; pour moi qui ſoupçonnois la cauſe de ſon retardement, je dis qu'il étoit de la prudence d'aller juſqu'a ſa Cabane, de lui demander pourquoi il n'étoit pas revenu comme il nous l'avoit promis, & s'il héſitoit dans ſa réponſe de le forcer à nous découvrir l'endroit où étoit la Chaloupe avec laquelle il avoit traverſé. Nous partîmes, mais jugez de notre conſternation; à notre arrivée nous ne

trouvâmes plus ni le Sauvage ni ſon Canot, il l'avoit emporté pendant la nuit, & s'étoit retiré dans un endroit qu'il nous fut impoſſible de découvrir.

Pour vous apprendre la cauſe d'un pareil procédé, il eſt néceſſaire de vous dire que les Sauvages craignent la mort plusque perſonne, & par conſéquent la mala die ; la fuite de celui-ci partoit de cette crainte exceſſive qui eſt particuliére à cette Nation, l'étalage de nos Morts, l'état affreux de nos Malades, & l'infection de leurs playes avoient tellement effraïé cet homme, que pour éviter d'être ſurpris du mauvais air, il avoit crû devoir ne point tenir ſa parole, & changer de demeure de peur que nous n'allaſſions le forcer à revenir dans notre Cabane & à nous donner du ſecours.

Quoique ce contre-tems nous affligeât beaucoup, nous y aurions été bien plus ſenſibles, s'il n'y avoit pas eû un ſecond Canot ; mais il falloit pren-

prendre des meſures pour empêcher que ceux aux quels il appartenoit ne nous échapaſſent: Nous avions à craindre que le Sauvage qui nous avoit joüé, n'avertît ſon Camarade du danger qu'il y auroit pour lui de venir dans notre Cabane, & ne lui perſuadât d'aller prendre ſon Canot pendant la nuit, & de s'éloigner de l'endroit où nous étions.

Cette réflexion nous fit prendre le parti d'emporter le Canot avec nous, afin d'obliger le Sauvage à venir dans notre Cabane, & à nous ſecourir quelque répugnance qu'il parût avoir à le faire. Sans cette précaution nous étions perdus; pas une des deux occaſions que nous avions eûës de nous ſauver ne nous auroit ſervi, & notre mort étoit certaine.

Quand le Canot fut apporté, nous l'attachâmes à un abre de façon qu'il n'étoit pas poſſible de l'enlever ſans faire aſſez de bruit pour nous avertir que quelqu'un cherchoit à le détacher.

Quelques jours ſe paſſérent dans

l'attente du Sauvage au quel ce Canot appartenoit ; nous ne vîmes personne, & pendant ce tems nos trois Malades moururent.

Le sept au soir, Mr. le Vasseur fut surpris d'une foiblesse dont il ne revint point, & les deux autres voïant que le secours même du Sauvage que nous attendions leur seroit inutile, puisqu'ils étoient hors d'état de marcher, se mîrent de nouveau en état de paroître devant Dieu.

Le Sr. Vaillant fils mourut le dix, après avoir souffert pendant un mois entier tout ce qu'il en possible d'imaginer ; sa patience égala toujours ses douleurs : il étoit agé de seize ans ; ce Mr. Vaillant que nous avions perdu le onze Mars étoit son pére ; sa jeunesse ne lui parut jamais un titre pour se plaindre d'être si-tôt enlevé à la vie ; en un mot il expira avec cette résignation & ce courage qui caractérisent le parfait Chrétien.

Le sieur de Senneville, imita les vertus du Mr. Vaillant fils, ou plutôt

tôt ils ſe ſervîrent de modéles l'un à l'autre ; mêmes douleurs, même patience, même réſignation ; que ne puis-je bien rendre tout ce que ces deux jeunes hommes me dirent quelques jours avant leur mort ? ils me faiſoient rougir de n'avoir pas autant de courage à les conſoler, qu'ils en avoient à ſouffrir. Avec quel reſpect, & quelle confiance ne parloient-ils pas de la Religion, & de la miſéricorde du Seigneur ? dans quels termes ne méxprimoient-ils pas leur reconnoiſſance ? c'étoit bien les deux plus belles ames, & les deux meilleurs cœurs que j'aïe connus de ma vie.

Le dernier m'avoit pluſieurs fois prié de lui couper les jambes, pour empêcher que la Gangréne ne gagnât plus haut ; vous jugez bien que ſes priéres furent inutiles, je refuſai conſtament de faire ce qu'il ſouhaitoit, & je lui repréſentai que je n'avois point d'inſtrument propre à cette opération, & que quand même je voudrois

drois la riſquer, loin de le ſoulager, elle ne feroit qu'augmenter ſes douleurs, ſans pour cela le garantir de la mort. Alors il mit ordre à ſes affaires, il écrivit à ſes Parens de la manière du monde la plus touchante, & rendit ſon eſprit à Dieu le treize vers le ſoir, agé d'environ vingt ans. Il étoit Canadien, & fils du Sieur de Senneville qui fut autrefois Page chez Madame la Dauphine, enſuite Mouſquetaire, & aujourd'hui Lieutenant de Roi à *Monréal* où il joüit d'un bien conſidérable.

La Mort de ces trois Victimes de la faim & du Froid nous affligea beaucoup quoiqu'en effet leur vie nous fût, pour ainſi dire, à charge; j'avois pour eux une tendreſſe de pére, & j'étois païé d'un parfait retour; cependant en réfléchiſſant que ſi le Sauvage étoit arrivé lorſqu'ils vivoient encore, il auroit fallu les laiſſer dans la Cabane ſeuls & ſans ſecours, ou perdre l'occaſion de partir, je crus devoir remercier le Seigneur de m'avoir

voir épargné en appellant à lui tous nos Malades une ſi cruelle alternative. Dailleurs nous n'avions plus de Vivres, il ne nous reſtoit que le petit Jambon dont je vous ai parlé, nous craignions d'y toucher, & nous nous contentions de quelques coquillages que Léger & moi allions ramaſſer de tems en tems ſur les bords de la Mer. Notre foibleſſe augmentoit de jour en jours & nous avions peine à nous ſoutenir lorſque je pris la réſolution de chercher les Sauvages dont nous attendions l'arrivée, & de nous ſervir pour cet effet de leur Canot : nous tirâmes pour l'accommoder de la gomme des arbres, & fîmes avec notre hache des avirons le moins mal qu'il nous fut poſſible : je ſçavois parfaitement cannotter, c'étoit un grand avantage pour exécuter notre deſſein, & même, pour nous expoſer, en cas que nous ne puſſions trouver les Sauvages, à courir le riſque de traverſer avec le Canot ; c'étoit notre dernière reſſource : quand il s'agit de conſerver ſa vie on s'expoſe volontiers à

tout.

tout. Il étoit ſûr qu'en dans cette Isle nous n'avions que peu de jours à vivre ; en paſſant la mer nous ne riſquions pas d'avantaage ; & nous pouvions eſpérer que cette tentative nous réuſſiroit.

Tout fut prêt le vingt-ſix Avril ; nous fîmes cuire la moitié du Jambon ; nous en prîmes d'abord le boüillon, & comptions réſerver la viande pour notre route ; mais ſur le ſoir la faim nous preſſa ſi fort, que nous fûmes obligés de tout manger.

Le lendemain, nous n'eûmes pas plus de force que la veille, & le vingt-huit nous nous vîmes ſans reſſource, & ſans eſpérance d'en trouver aſſez tôt pour nous empêcher de mourir. Nous nous diſpoſâmes donc à la mort en récitant les Litanies des Saints, enſuite nous nous jettâmes à genoux, & levant mes mains vers le Ciel je prononçai cette priére.

„ Grand Dieu, ſi c'eſt votre vo-„ lonté que nous aïons le même ſort „ que les quatorze perſonnes qui ont

„ péri

„ péri ſous nos yeux ; ne tardez
„ point à l'accomplir ; ne permettez
„ pas que le deſeſpoir nous ſurmonte,
„ appellez nous à vous tandis que
„ nous ſommes réſignés à ſortir de ce
„ monde ſans regret: Mais, Seigneur, ſi
„ vous n'avez pas encore réſolu notre
„ mort, envoïez nous du ſecours, &
„ donnez-nous la force de ſupporter
„ ſans murmure les afflictions que
„ votre juſtice nous prépare encore,
„ afin que nous ne perdions pas en
„ un inſtant le fruit de la ſoumiſſion
„ que nous avons euë jusqu'à pré-
„ ſent pour les décrèts de votre Pro-
„ vidence.

Je finiſſois ma prière lorſque nous entendîmes un coup de fuſil au quel nous répondîmes bien vîte ; nous jugeâmes bien que c'étoit le Sauvage auquel appartenoit le Canot que nous avions ; il vouloit voir ſi quelqu'un de nous étoit encore en vie , & s'en étant apperçu par notre coup de fuſil , il alluma du feu pour paſſer la nuit ; il ne nous croïoit pas en état

 d'aller

d'aller le joindre, & n'avoit assûrément pas envie que nous le fissions, car aussitôt qu'il nous vit, il cacha dans le Bois une partie d'un Ours qu'il avoit tué, & prit la fuite.

Comme nous étions en bottes, nous eûmes bien de la peine à nous rendre à son feu; il nous avoit fallu traverser une Rivière assez grosse & déglacée depuis quelques jours; nous vîmes les traces de sa fuite, nous les suivîmes avec une fatigue incroïable, & qui auroit été inutile si ce Sauvage n'avoit été contraint de rallentir sa marche pour que son fils agé d'environ sept ans pût le suivre: Cette circonstance fit notre salut; vers le soir nous arrivâmes auprès de cet homme qui nous demanda si nos Malades étoient morts; cette question qu'il nous avoit faite avec un air de crainte qu'ils ne vécussent encore, ne nous permit pas de douter que le prémier Sauvage ne l'eût averti de notre situation, & du risque qu'il y avoit de s'approcher de notre demeure. Je ne

ne jugeai pas à propos de répondre d'abord à ſa demande, & ſans autre compliment je le preſſai de nous donner des Vivres & pour cet effet de retourner ſur ſes pas. Il n'oſa réſiſter; nous étions deux contre un, bien armés, & encore plus réſolus de ne pas le quitter un moment. Il nous avoüa qu'il avoit un Ours preſqu'entier, & qu'il ne refuſoit pas de le partager avec nous. Lorſque nous fûmes à l'endroit où il avoit caché cet Ours, nous en mangeâmes chacun un morceau cuit à demi, enſuite nous fîmes prendre le reſte au Sauvage & à ſa femme & les conduiſîmes à l'endroit où nous avions laiſſé Mr. Fürſt. Ce Pauvre homme nous attendoit avec une impatience extrême. Quand nous arrivâmes il étoit prêt d'expirer; vous pouvez imaginer quelle fut ſa joyë lorſque nous lui dîmes que nous avions des Vivres & du ſecours; Il mangea d'abord un morceau de l'Ours, nous mîmes le pot au feu & prîmes du boüillon pendant toute la

nuit que nous paſſâmes ſans dormir de peur que le Sauvage qui n'avoit pas voulu coucher dans la Cabane ne décampât. Lorſque le jour fut venu je fis entendre à cet homme qu'il falloit abſolument qu'il nous menât à l'endroit où étoit la Chaloupe ſur laquelle il avoit traverſé ; & pour l'engager à ne pas nous refuſer ce que je lui demandois, je lui dis que nous le traiterions fort mal, s'il tardoit à nous y conduire. La crainte d'être tué le fit bien vîte travailler à conſtruire un traineau ſur lequel il mit ſon Canot ; il nous fit ſigne à Leger & à moi de le traîner, il vouloit ſans doute nous fatiguer & nous obliger par là à renoncer à un ſecours qu'il nous vendoit trop cher. Nous aurions bien pû le forcer à porter lui-même le Canot ; mais cette violence ne me parut pas à ſa place : il convenoit de ménager ce Sauvage, & tout ce que nous pouvions faire c'étoit de prendre avec lui des précautions pour n'en n'être pas les dupes ;

je

je vous dirai dans ma huitième Lettre quelles fûrent ces précautions, & je crois qu'elle suffira pour vous apprendre la fin de mon Naufrage, & mon retour en France.

Je suis toujours avec un parfait attachement

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 24. Avril
1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE DU R. P. CRESPEL.

Lettre Huitième.

MON TRES CHER FRERE.

JE vous aurois envoïé le mois dernier la fin de ma Relation, si je n'avois été obligé d'aller passer quelques semaines à la Campagne ; je n'ai pû pendant toute cette absence trouver

ver un ſeul quart d'heure que je fuſſe le maître d'emploïer à achever de contenter votre curioſité ; je revins ſeulement hier à Paderborn, j'ai fait ce matin quelques viſites ; vous ſçavez qu'il y en a d'indiſpenſables, & je vous ſacrifie le reſte de cette journée.

J'exigeai du Sauvage & de ſa Femme qu'ils marchaſſent devant nous, ſous prétexte de nous frayer le chemin, mais je ne bornai pas là mes précautions avec eux, je leur dis que l'Enfant qu'ils avoient ſeroit trop fatigué dans cette route, qu'il falloit le mettre dans le Canot, & que nous nous ferions un plaiſir de lui procurer ce ſoulagement.

Les cœurs des Pères ſont partout les mêmes; il n'y en a point qui n'ait obligation du bien que l'on veut faire à ſes Enfans, & qui ne l'accepte avec plaiſir. Le Fils de celui-ci fut pour nous un otage de la fidélité de ſes Parens ; nous marchâmes plus d'une lieuë dans la neige, dans l'eau, ou dans les glaces, notre fatigue étoit

extrême, mais l'eſpérance du fruit qui devoit nous en revenir nous ſoutenoit, & nous donnoit du courage: il ne nous fut pourtant pas poſſible de tirer toujours ce traîneau, nous ſuccombâmes, & le Sauvage touché de notre épuiſement, prit le Canot ſur ſes épaules, le porta juſqu'à la Mer, & y fit d'abord entrer ſa femme & ſon fils: il fut alors queſtion de ſçavoir qui de nous embarqueroit; le Canot ne pouvoit contenir que quatre perſonnes, & par conſéquent il n'y avoit qu'un de nous trois qui pût en profiter. Je m'offris d'abord à reſter, & je dis à Monſieurs Füïrſt & Leger de convenir enſemble lequel des deux partiroit; chacun vouloit avoir la préférance ſur l'autre, & craignoit d'échapper cette occaſion d'éviter une fin malheureuſe; Pendant qu'ils diſputoient, le Sauvage me fit ſigne d'avancer, & après m'avoir dit qu'il imaginoit bien la cauſe de l'eſpèce de diſpute qui s'étoit levée entre mes deux Camarades

des, il me déclara qu'il ne vouloit recevoir que moi dans ſon Canot, & ſans me donner le tems de répondre il m'y entraîna avec lui, & gagna le Large.

Mrs. Fürſt & Leger ſe crûrent alors perdus ; leurs cris exprimoient leur deſeſpoir : je n'y pus reſiſter, & je priai le Sauvage de rapprocher terre, afin que je pûſſe dire un mot de conſolation à mes Camarades. Lorſque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me juſtifiai auprès d'eux en leur rapportant le diſcours du Sauvage, je leur conſeillai de ſuivre la Mer, & leur promis foi de Prêtre qu'auſſitôt que je ſerois arrivé à la Cabane des Sauvages j'irois au devant d'eux avec un Canot. Ils me connoiſſoient incapable de me rendre parjure, les aſſurances que je leur donnai les conſolérent, & ils nous vîrent reprendre le Large ſans inquiétude.

Ce jour là nous deſcendîmes à terre; Le Sauvage prit ſon Canot ſur ſes

épaules, le porta près du Bois & le mit ſur la neige: Comme j'étois fatigué d'avoir été ſi long-tems à genoux dans le Canot, je me reſpoſai ſur une pierre au bord de la Mer, enſuite croïant que le Sauvage allumoit du feu pour coucher en cet endroit je pris mon fuſil, deux avirons, & deux gros morceaux de viande que j'avois embarqués pour épargner à Mrs. Fürſt & Léger la peine de les porter, & je montai ſur des bordages de glaces qui avoient pour le moins ſix pieds de hauteur; je n'y fus pas plutôt que je vis que mon Sauvage & ſa femme avoient mis leurs raquettes qui ſont des eſpèces de patins dont les Habitans du Canada ſe ſervent pour aller plus vîte ſur la neige; le Mari tenoit ſon fils ſur ſes épaules, & tous les deux courroient de toute leur force; les cris que je pouſſai pour les arrêter, ne firent que redoubler la viteſſe de leur courſe; auſſitôt je jettai mes avirons, je deſcendis les bordages, & avec ma viande & mon fuſil je ſuivis leur piſte aſſez de tems. En

En montant ſur les glaces je m'étois fait à la jambe droite une playë très conſidérable qui ſe renouvelloit dans ma courſe toutes les fois que j'enfonçois dans la neige, c'eſt à dire à chaque inſtant; je ne pouvois plus reſpirer, & je fus pluſieurs fois contraint de reprendre haleine & de me repoſer ſur le bout de mon fuſil; j'étois dans cet poſtûre lorſque j'entendis la voix de Mr. Leger; cette rencontre nous cauſa à tous deux un plaiſir extrême; je lui dis ce qui s'étoit paſſé, & lui de ſon côté m'apprit que Mr. Fürſt accablé de fatigue n'avoit pû le ſuivre, & qu'il étoit reſté étendu ſur la neige dans un endroit aſſez éloigné de celui où nous nous trouvîons alors.

Dans toute autre occaſion j'aurois volé à ſon ſecours, mais il étoit de la dernière importance de joindre notre fuïard; Mr. Léger ſentit comme moi combien nous riſquions à tarder plus long-tems de marcher ſur ſes traces.

Dans l'inſtant nous courrûmes vers l'endroit où je ſçavois qu'il s'étoit enfui, mais comme il avoit quitté la neige pour prendre le bord de la Mer qui étoit baſſe & bordée de ſable, nous fûmes arrêtés quelque tems; nous ne laiſſâmes pourtant pas de continüer notre chemin, & après un quart d'heure de marche nous retrouvâmes la piſte du Sauvage qui avoit quitté ſes raquettes, ne croïant pas ſans doute que j'euſſe pû le ſuivre juſques-là. Cette circonſtance nous fit croire qu'il n'y avoit pas loin juſqu'à ſa Cabane; nous redoublâmes de viteſſe, & lorſque nous fûmes auprès du Bois nous entendîmes un coup de fuſil; nous ne jugeâmes pas à propos d'y répondre, de peur que ſi celui qui l'avoit tiré étoit le Sauvage que nous pourſuivions, il ne remît ſes raquettes pour fuir avec une nouvelle vîteſſe dès qu'il nous ſçauroit ſi près de lui.

Nous continuâmes donc à marcher & peu de tems après le prémier

coup

coup de fusil, nous en entendîmes un second ; celui-ci nous fit soupçonner que le Sauvage avoit envie d'allumer du feu dans cet endroit, & de s'y reposer avec sa femme & son fils, mais qu'il vouloit auparavant s'assurer que personne n'étoit à sa suite. Cette conjecture étoit fausse comme vous le verrez bientôt.

Dix minutes après le second coup, nous en entendîmes un troisième dont nous vîmes l'amorce ; point de réponse de notre part : nous avançâmes en silence. Sur notre chemin nous trouvâmes une Chalouppe à laquelle on avoit travaillé la veille, & vingt pas plus loin nous vîmes une grande Cabane. Nous y entrâmes avec l'air qui convenoit à notre situation ; le ton de suppliant étoit le seul qui nous allât, nous le prîmes d'abord, mais l'Ancien qui parloit françois ne voulut jamais permettre que nous le continuassions ; „ Tous les hommes ne sont ils pas „ égaux, nous dit-il, du moins ne „ doi-

„ doivent ils pas l'être ? Votre mal-
„ heur eſt un tître qui vous rend re-
„ ſpectables ; & je regarde comme
„ une faveur du Ciel de m'avoir four-
„ ni, en vous conduiſant ici une occa-
„ ſion de faire du bien à des gens
„ que l'infortune perſecute encore.
„ J'exige ſeulement de vous, que
„ vous m'appreniez ce qui vous eſt
„ arrivé depuis que vous avéz été
„ jettés ſur cette Isle ; je ſerai bien
„ aiſe de m'attendrir avec vous ſur
„ vos peines paſſées : ma ſenſibilité
„ ſera pour vous une conſolation
„ de plus.

En même tems il ordonna que l'on fit cuire notre viande avec des poix & qu'on n'épargnât rien pour nous prouver que l'humanité eſt auſſi bien une vertu des Sauvages Américains que des Peuples les plus civiliſés. Lorſque cet Ancien eût donné ſes ordres, il nous pria de ſatisfaire ſa curioſité ; je tachai de n'oublier aucune des circonſtances que vous ſçavez avoir accompagné notre malheur, & après avoir

avoir fini mon récit, je priai ce Viellard de me dire pourquoi, les deux Sauvages que nous avions vûs dans le fort de notre infortune, avoient refusé de nous ſecourir.

„ Les Sauvages, me dit-il, tremblent au ſeul nom de maladie; & „ tous mes raiſonnemens n'ont encore pû diſſiper cette terreur „ dont ceux que vous voïez dans „ cette Cabane ſont remplis. Ce „ n'eſt pas qu'ils ſoient inſenſibles „ aux maux de leurs Frères; ils voudroient pouvoir les ſoulager, mais „ la crainte de reſpirer un air corrompu s'oppoſe aux mouvemens „ de leur cœur naturellement porté „ à la compaſſion. Ils craignent la „ mort, non pas comme le commun „ des Hommes, mais à un tel point „ que pour l'éviter, je ne ſçai s'ils „ ne ſe rendroient pas coupables des „ plus grands crimes. Voilà, dit-il „ en me montrant un Sauvage qui „ étoit derrière les autres, celui „ qui vous a manqué de parole, „ il

„ il vint ici vers le commencement du mois, & nous conta la „ trifte fituation où il avoit vû des „ François qu'il croïoit morts alors, „ & aux quels il auroit volontiers „ donné du fecours fi la corruption „ n'avoit pas été parmi eux. Voilà „ l'autre, continua l'Ancien en me „ montrant celui après lequel j'avois „ couru ; il en arrivé ici une heu- „ re avec avant vous, pour nous a- „ vertir qu'il y avoit encore trois „ François vivans, qu'ils n'étoient „ plus dans le voifinage de leurs „ Morts, qu'ils fe portoient bien, „ & qu'il croïoit qu'on pouvoit les „ fecourir fans craindre qu'ils ap- „ portaffent avec eux le mauvais „ air ; nous avons délibéré un in- „ ftant ; enfuite nous avons envoïé un „ Sauvage vers l'endroit où vous „ étiéz pour vous indiquer par „ trois coups de fufil le lieu de „ notre demeure. Au refte vos „ Malades nous ont feuls empêchés „ de vous aller fecourir, & peut-être

„ être y ſerions-nous allés, ſi l'on
„ ne nous avoit aſſuré que le ſecours
„ que nous pourrions vous envoïer
„ ne vous ſerviroit de rien, & pour-
„ roit nous apporter un grand dom-
„ mage, puiſque votre Cabane étoit
„ environnée & remplie d'un air in-
„ fecté qu'il ſeroit très dangereux de
„ reſpirer.

Un pereil diſcours dans la bouche d'un homme qui faiſoit partie d'une Nation qu'un faux Préjugé nous fait croire incapable de penſer & de raiſonner, & à la quelle nous ôtons injuſtement le ſentiment & l'expreſſion, me ſurprit beaucoup. Je vous avouë même que pour avoir des Sauvages l'idée que je vous en donne, il ne m'a pas fallu moins que les entendre.

Lorſque ce viellard eut fini, je tâchai de lui exprimer toute la reconnoiſſance dont nous étions pénétrés; je le priai d'accepter mon fuſil que ſa bonté & les ornemens dont il étoit couvert rendoit préférable à tous ceux qui étoient dans la Cabane : je lui

dis enſuite que la fatigue avoit empêché un de nos Camarades de nous ſuivre, & que ce ſeroit mettre le comble à ſes bienfaits s'il vouloit envoïer audevant de lui deux hommes pour l'aider à ſe rendre auprès de nous. Mes inſtances furent inutiles ; les Sauvages craignent de ſortir la nuit, & perſonne ne voulut entreprendre d'aller ſecourir Monſieur Fûrſt. On me promît pourtant que le lendemain on iroit de grand matin ; ce refus me fit bien de la peine : l'Ancien s'en apperçut, & me dit pour me conſoler, qu'il ſeroit aſſez inutile de vouloir chercher mon ami dans l'obſcurité ; qu'il n'avoit point de fuſil pour faire entendre où il étoit, & qu'il valloit mieux attendre que le jour fût venu. Monſieur Fürſt paſſa dont la nuit ſur la Neige où Dieu ſeul put le garantir de la mort, car dans la Cabane même nous endurâmes un froid inexprimable : jamais les Sauvages ne font de feu quand ils ſe couchent ; ils n'ont pas même de

de couvertures, & par conſéquent nous paſſâmes une très mauvaiſe nuit.

Le lendemain, comme nous nous diſpoſions à aller au devant de Monſieur Fürſt, nous le vîmes arriver ; nos traces l'avoient guidé, & pour nous joindre il avoit profité du tems auquel la Neige durcie par le froid de la nuit, ne cède pas au poids de ceux qui marchent deſſus ; notre prémier ſoin fut de le réchauffer, nous lui donnâmes enſuite quelque nourriture, & nous nous témoignâmes réciproquement le plaiſir que nous avions de nous voir réunis.

Nous paſſâmes avec les Sauvages le vingt-neuf & le trente Avril ; ils ſembloient etre jaloux de ceux qui nous marquoient le plus d'attention, & ils tachoient de ſe ſurpaſſer les uns les autres à cet égard. La viande d'Ours & de Caribouc ne nous manqua point pendant ces deux jours, & l'on avoit ſoin de nous donner les endroits les plus délicats; je ne

ſçai ſi les devoirs de l'hoſpitalité ſont mieux remplis par les Européens que par ces Sauvages, du moins ſuis je tenté de croire que ceux-ci les rempliſſent de beaucoup meilleure grace.

Le prémier de May, ils mîrent la Chaloupe à l'eau, nous embarquâmes tous, & mîmes à la voile. Le Vent nous manqua vers midi, environ à ſix lieuës de la grande terre: ce contre-tems m'affligeoit; je craignois de ne pouvoir ſecourir aſſez tôt ceux de nos Camarades qui étoient reſtés dans le lieu de notre Naufrage; cette crainte me fit prier l'Ancien de me donner deux hommes avec un Canot d'écorce pour gagner la terre. J'eſſaïai de l'engager à m'accorder ma demande, en lui promettant d'envoïer du Tabac & de l'Eau-de-vie à tous ceux qui étoient dans la Chaloupe auſſitôt que je ſerois arrivé chez les François; quelqu'envie qu'il eût de m'obliger, il tint conſeil avant de me rien promettre; & ce en

ne fut pas ſans peine qu'on eut égard à ma prière. On craignoit qu'un trajet de ſix lieuës ne fût trop long pour un Canot, & l'on ne vouloit pas nous expoſer à périr. Nous partîmes donc, & vers onze heures & demi du ſoir nous arrivâmes à terre. J'entrai dans la maiſon des François; le prémier que j'y apperçus fut Monſieur Volant originaire de *Saint Germain en Laye*, mon ami, & Maître de ce Poſte; je ne pouvois tomber en de meilleures mains: je trouvois dans un ſeul homme le deſir ſincère & le pouvoir réel de me rendre ſervice. Il ne me reconnut pas d'abord, & en effet je n'étois pas reconnoiſſable; dès que je lui eus dit mon nom, il me prodigua les marques de ſon amitié, & le plaiſir que nous eûmes de nous embraſſer fut extrême de part & d'autre. Je lui dis d'abord à quoi je m'étois engagé envers les Sauvages, il remplit ma promeſſe, & chacun de nos libérateurs eut de l'Eau-de-vie & du Tabac. Ils

n'arrivérent n'a que ſur les dix heures du matin ; juſqu'à ce tems je fis à Monſieur Volant le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, & j'inſiſtai exprès ſur le ſort des vingt-quatre hommes qui étoient au Naufrage ; mon ami en fut d'autant plus touché qu'ils étoient encore dans le peine. Auſſitôt il arma une Chaloupe pour aller les ſecourir, & pour tacher de découvrir lui-même ſi quelqu'un des treize hommes du Canot vivoit encore. Lorsqu'il fut parvenu aux environs du lieu de notre Naufrage, il fit tirer quelques coups de fuſil pour ſe faire entendre à ceux que nous y avions laiſſés ; en même tems il vit quatre hommes qui ſe jettérent à genoux, & qui les mains jointes le ſuppliérent de leur ſauver la vie. Leurs viſages décharnés, pour ainſi dire, le ſon de leur voix qui annonçoit qu'ils étoient ſur le bord du tombeau, & leurs plaintes percérent le cœur de Monſieur Volant. Il avança auprès d'eux, leur fit prendre quelque nour-

riture,

riture, mais avec modération de peur de leur causer la mort en les rassasiant tout d'un coup. Malgré cette sage précaution un de ces quatre hommes nommé Tenguy Bréton d'origine, mourrut après avoir bû un verre d'Eau-de-vie.

Mon ami fit enterrer les vingt & un hommes qui étoient morts depuis que nous les avions quittés, & ramena les trois autres qui avoient résisté aux fatigues, à la faim & à la rigueur de la saison : il s'en falloit pourtant beaucoup qu'ils fussent en parfaite santé ; l'un d'eux nommé Tourillet contre-Maître du département de *Brest* avoit le cerveau troublé, & les deux autres nommés Baudet, & Bonau originaires de l'*Isle de Rhé* étoient enflés par tout le corps.

La bonne nourriture qu'on leur donna, & les soins qu'on prit d'eux les rétablîrent si non parfaitement, du moins assez pour les mettre en état de partir avec nous pour *Québec*.

En revenant, Mr. Volant apper-

çut vers la Côte deux hommes qui paroiſſoient avoir été noïés, & quelques débris d'un Canot: il avança pour s'aſſûrer de ce qu'il appercevoit; & par quelques coups de fuſil, il voulut voir s'il y avoit quelqu'un en cet endroit; perſonne ne parut, on ne répondit point, & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que les treize hommes du Canot ſont morts de faim & de froid, puiſque mon ami vit à quelque diſtance de la Mer une eſpéce de Cabanage qui prouvoit qu'ils étoient deſcendus à terre, & que n'aïant trouvé aucun ſecours, ils y étoient morts miſérablement.

Je crois qu'il eſt aſſez inutile de vous dire les mouvemens dont nous fûmes agités lorſque nous vîmes arriver les trois hommes échappés au Naufrage; nous devez bien penſer que cette entrevûë fut de plus touchantes, & que larmes n'y furent point épargnées.

Après nous être bien tendrement embraſſés, je leur demandai comment

ment ils avoient pû vivre jusqu'à-présant, & de quelle manière les autres étoient morts; ils me dirent que le froid & la faim leur avoient enlevé une partie de leurs Camarades, & que l'autre avoit été rongée par des ulcères dont la vuë seule faisoit horreur; que pour eux manquant de toute nourriture, ils avoient mangé jusqu'aux souliers de leurs Morts, après les avoir fait boüillir dans de la neige funduë, & rotir sur des braziers; que cette ressource leur aïant manquée il avoient pris jusqu'aux culottes de peau de ceux que la mort leur avoit enlevés; & qu'ils n'en n'avoient plus qu'une ou deux lorsque Monsieur Volant leur avoit apporté du secours

Vous voïez bien que l'état de ces pauvres gens n'avoit pas été moins déplorable que le nôtre, & peut-être avoient-ils souffert beaucoup plus que nous, ne fut-ce que par l'obligation où ils s'étoient trouvés de manger jusqu'aux dépoüilles

de ceux de leurs Camarades qu'ils avoient perdus. Nous reſtâmes près de ſix ſemaines à *Mingan* ; nous emploïames tout ce tems à rendre grace à Dieu de nous avoir conſervés au milieu de tant de dangers, & nous ne paſſâmes pas un jour ſans implorer ſa miſéricorde pour les ames des quarante-huit hommes qui avoient péri depuis notre Naufrage.

Le Sr. Leger nous quitta, & partit pour *Laborador* dans le deſſein de paſſer en France ſur un Navire de *St. Malo*, & le huit Juin nous profitâmes d'un petit Bâtiment pour retourner à *Québec*. Le Vent nous fut ſi favorable que le treize au ſoir nous débarquâmes ; tout le monde fut étonné de nous revoir, on nous croïoit en France, & chacun s'empreſſa de nous demander le ſujet de notre retour, & ce qui nous étoit arrivé depuis notre départ : Nous ſatisfimes au deſir de ceux que leur attachement pour nous faiſoit prendre part à tout ce qui nous regardoit.

Le lendemain, on mit à l'Hôpital les trois Matelots que Monſieur Volant avoit été chercher au lieu de notre Naufrage; Monſieur Fürſt & moi fimes chacun de notre côté ce qu'il falloit pour nous rétablir entièrement. Dès qu'on vit que je me portois un peu mieux ou me donna la petite Cure de *Soulange* que je deſſervis pendant un an; alors je reçus une ſeconde Obédience pour repaſſer en France; je m'embarquai pour cet effet en qualité d'Aumônier ſur le Vaiſſeau de Roi le *Rubis* commandé par Monſieur de la Joncaire Capitaine de Haut-Bord.

Nous partîmes de *Québec* le vingt & un d'Octobre 1738. & le deux Décembre, nous entrâmes au *Port Loüis* en Brétagne pour faire des vivres qui commençoient à nous manquer; nous y reſtâmes environ vingt jours, & nous en ſortîmes le vingt deux du mois avec le Vaiſſeau *le Jaſon* commandé par Monſieur le marquis

quis de Chavagnac qui venoit de l'*Isle Roïale.*

Vers minuit, nous moüillâmes pendant près de deux heures sous *Belle-Isle* pour attendre le Vent, nous fîmes ensuite voile pour *Rochefort*, & nous arrivâmes le lendemain dans cette Ville où mon devoir m'arrêta jusqu'à l'entier débarquement.

Je partis quelques jours après pour *Paris*, d'où l'on m'envoïa à *Doüay* en Flandres; j'y demeurai jusqu'au commencement de 1740. que l'on me nomma Vicaire de notre Couvent d'*Avesnes* en Haynaut. J'y arrivai le vingt-cinq Janvier, le même jour que j'en étois parti il y avoit seize ans; mes Supèrieurs en m'envoïant dans cette Maison avoient compté qu'une résidence de quelques années dans mon Pays natal, acheveroit de me rétablir des fatigues que j'avois essuïées dans mes Voïages; j'avois conçu la même espérance, mais il en arriva tout autrement; mon estomac ne pouvoit plus suppor-

porter la nourriture de ce Pays, j'avois pour-ainſi-dire contracté un nouveau tempérament; le repos m'étoit nuiſible, & il falloit m'y accoutumer petit-à-petit.

Cela me fit ſolliciter auprès de mes Supèrieurs une Obédience pour retourner à *Paris* dont l'air me convenoit beaucoup mieux que celui de ma Province, on eut la bonté d'avoir égard à ma demande, & lorſque je fus parfaitement rétabli on me nomma Aumônier dans l'Armée de France commandée par Monſieur le Marêchal de Maillebois.

Voilà, Mon cher Frère, la Relation de mes Voïages; & de mon Naufrage; j'eſpère que vous en ſerez plus content que de celle que je vous avois envoïée d'abord. Au reſte vous devez être ſûr que je n'ai rien avancé qui ne ſoit conforme à la plus exacte vérité.

Je voudrois bien que les bruits qui commencent à courir euſſent quelque fondement; j'aurois dans peu

peu le plaiſir de vous embraſſer à Francfort, & de vous prouver que je ſuis & ſerai toute ma vie avec l'amitié la plus ſincère.

MON TRES CHER FRERE

Votre affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 18. Juin.
1742.







